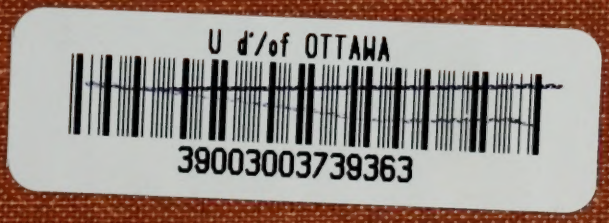
PQ
2623
.E22S8
1904



Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/suruneroutedecyp00lebe

MAI 2 9 1972

Sur une route de Cyprès

DU MÊME AUTEUR :

Poèmes :

LE CAHIER ROSE ET NOIR. — AUTOMNALES. — CHANSONS GRISES. — LES ÉLÉGIES DU JARDIN MÉLANCOLIQUE. — LES COLONNES DU TEMPLE (Mercure de France).

Prose :

ESSAI SUR LAURENT DE MÉDICIS (Perrin).
LE CONDOTTIERE CASTRUCCIO CASTRACANI (Picard).
L'AGE OU L'ON S'ENNUIE, chronique contemporaine (Juven).

En préparation :

LES PIGEONS D'ARGILE, roman.
CONSIDÉRATIONS SUR NAPOLÉON III.

Sous presse :

HISTOIRE DU CONNÉTABLE DE BOURBON (1490-1527).

André LEBEY

Sur une route de Cyprès

PARIS
BIBLIOTHÈQUE DE L'OCCIDENT
17, Rue Eblé.
MCMIV

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
Universitas Ottawa
LIBRARY ANNEX
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

TIRAGE UNIQUE :

200 exemplaires numérotés par l'auteur, à savoir :

3 sur japon impérial de. .	1 à 3
3 sur chine de.	4 à 6
5 sur wathmann de. . . .	7 à 11
25 sur hollande de. . . .	12 à 36
164 sur vélin teinté de. . .	37 à 200

Les 12 premiers exemplaires hors commerce, sauf un japon (n° 3) à 40 francs.
20 hollande à 15 francs l'un.
100 vélin teinté à 6 francs l'un.

N° 13

PQ
2623
.E2258
1904

à Monsieur
en bien respectueux hommage
André Lebey

CENDRES

I

Le soir morne et pesant qui descend sur la ville
Répond à ma tristesse et drape aussi dans moi
Des restes de couchant où quelque vieil émoi
S'attarde sans mourir au présent qui l'exile.

Mais la nature sait que demain dans l'aurore
Elle rejettera son sommeil oublieux
Tandis que mon chemin qui se poursuit ignore
Vers quel but il s'en va sous le ciel ténébreux.

II

L'âme s'est faite loin d'elle même aujourd'hui ;
Sa force s'est usée à vivre mal, l'ennui
Rôde en elle et la guette à chaque élan sincère
Pour lui draper bientôt des robes de misère.
L'âme ne connaît plus de forte solitude ;
Elle a peur du chemin qu'elle devine rude
Et, même sans plaisir, s'abandonne au courant
Qui l'emporte au hasard vers quelque but errant
Parmi de vains essais d'amour et d'allégresse ;
Elle en revient fanée et lourde de tristesse
Ayant perdu ses fleurs et toute sa fierté.
Elle pourrait toujours vers le berceau quitté
S'en retourner d'un pas qui reste jeune encor,
Mais trop abandonnée au charme d'avoir tort,
Craignant de ne pouvoir plus vivre solitaire,
Elle demeure à piétiner la même terre,
Se livre à ce qui, loin d'elle, la mène loin
De son dernier asile, et lasse d'avoir soin
De se mentir toujours, éperdue, épuisée,
Meurt de tant de douleur par trop inavouée.

III

Il faudrait n'écouter jamais ce que le cœur
Murmure de promesse et suivre son chemin
Avec un lot de fleurs changeantes dans la main
Pour n'en pas élire une où puiser du malheur.

Il faudrait ne pas croire aux appels du bonheur
Surtout si la passante en parle tendrement,
Et sourire toujours de son plus beau serment
Près d'une autre, elle aussi parlant avec douceur.

Mais le cœur se refuse à battre pour lui-même;
La tendresse apparaît le salut; le vieux thème
Sollicite partout, la voix insidieuse;

L'angoisse peu à peu mine et détruit l'effort;
La solitude éteint ses lampes; l'ombre endort;
Et la chair d'une femme éclôt, impérieuse.

IV

Le jour meurt vers la nuit comme un très long soupir
Qui s'aime et se retient à durer plus longtemps,
Et l'ombre semble craindre un peu de s'obscurcir
Sur tout ce qui persiste au ciel en flamboyant.

Les toits mêlent le gris incertain de leurs tuiles ;
Et, pour le prisonnier de la ville mauvaise,
Les cheminées de fer aux fumées inutiles
Font regretter les mâts sur un fond de falaises.

Partir ? L'ancre qui me retient sur ma discorde
Est faite de mon doute et de ma lâcheté ;
Mes bras craignent de suivre au but ma volonté,
Et je laisse glisser la hache sur la corde.

Je me souviens du port qui berçait mes vacances,
De la maison, devant la mer, où je suis né ;
Je revois la jetée encore qui s'avance,
Le phare dans le soir comme un sceptre étoilé.

De vieux canons pointaient leurs gueules dédaignées
En verdissant leur bronze au hasard de la pluie ;
Je rêvais de combats et de flottes coulées,
Et je ne savais pas que souvent on s'ennuie.

Partir ? — Les barques aux grandes voiles gonflées
Sont toujours sous mes yeux ; leur songe me console ;
Je les orne, et leur proue élance un acrostole
Qui se recourbe en noir sous la lune argentée.

Je ne suis pas parti vers des golfes lointains ;
J'ai piétiné le sol des monts, des bois, des plaines ;
J'ai recherché partout la voix de mes destins ;
J'ai préparé des mâts et des coques hautaines.

Tout m'a lassé ! Jamais on ne m'a répondu.
Dans mon jardin désert les fleurs sont mes remords.
Tout s'affaisse ou s'éteint ; l'humanité n'est plus
Qu'une troupe anxieuse en marche vers la mort.

De quelque côté que s'arrête mon regard,
Le mur d'un cimetière enclot de longs cyprès.
Qui sait ? La vie est vieille ; il est peut-être tard,

Trop tard pour que le vent chante dans nos agrès.

La lune est dans le ciel peu à peu transpirée;
Son croissant mince est bien une faucille unique;
Par dessus les forêts bretonnes submergées,
Je la vois présider la cueillette mystique.

Les druides recueillaient le gui dans des draps purs;
Simples et solennels, la moustache sévère,
Autour d'eux les guerriers, de leurs yeux clairs et durs,
Fixaient avec respect un lourd dolmen de pierre.

Voyaient-ils la patrie et sentaient-ils la race
Tremper sa graine au sang de leurs corps musculeux?
Leur vie était un fort poème audacieux;
Leur mort savait défier l'instant noir qui terrasse.

Tout tombe, tout se tait. — La nuit est merveilleuse.
Je me voudrais enfant pour l'aimer davantage,
Car mon cœur a battu tant d'heures malheureuses
Qu'il s'est usé, souvent, au cours de son voyage.

Cela s'est effacé, mais la lutte tenace
A creusé des sillons en fait de souvenirs ;
Je fais ma main légère en frôlant ma cuirasse,
Mais j'y sais plus d'un trou, et je la vois ternir.

Tout mensonge est fini : j'ignore le bonheur ;
Lorsque je me roidis, je sens ma plaie s'ouvrir. —
Ah ! que ne puis-je enfin en arracher mon cœur
Pour le brûler sous les soleils de l'avenir !

Je me souviens de bras qui ne m'ont pas bercé,
Je me souviens d'amours qui furent des mensonges ;
Une marche funèbre étrange se prolonge
Vers moi, du plus profond recul de mon passé.

Le catafalque est recouvert de drapeaux noirs ;
Des glaives sanglants y plaquent des larmes rouges ;
Le cortège est très lent, et je m'attarde à voir
La bière aux angles durs sous le drap nu qui bouge.

Partir ? — C'est un peu de moi-même ici qui passe ;
Je lui dois les honneurs, surtout mort et vaincu.
Je veux me recueillir. — Aurai-je tant vécu,

Déjà, que l'autrefois laisse une telle trace?

La nuit meurt vers le jour comme un regret voilé.
C'était le crépuscule et revoici l'aurore.
Tout s'enchaîne et se suit; le grand calme étoilé
Décline; et les nuages flotteront encore.

La vie va revenir à qui l'avait quittée;
Mon songe se fait vague et s'éloigne en silence.
Il me faudra bientôt, l'âme toute broyée,
Opposer un front calme et dur à la souffrance.

Partir? — Chacun des jours que le hasard dispense
Hâte la marche au bord de la fosse dernière.
Chaque seconde mène à l'éternelle absence;
Tout glisse entre nos doigts; tout meurt — même la terre.

V

Tout se détruit et tombe autour de moi. La vie
Effeuille sans pitié les roses que j'aimais ;
Mon âme, cependant, loin d'en être affermie,
S'attarde à regretter ce qui meurt à jamais.

J'écoute vainement les clairons d'avenir
Sonner dans les matins une diane claire ;
Un charme douloureux m'enchaîne au souvenir
Des temps où j'avais cru l'amour plus tutélaire.

Peut-être est-il trop tôt pour rejeter ma fièvre
Et, dans l'indifférence où sombrent les vaincus,
Sans sentir le passé recolorer ma lèvre,
Oublier le bonheur qui ne chantera plus.

Mais quel que soit jamais l'espoir ou le désir,
Je tiendrai mon serment de ne plus les entendre
Pour mieux vouer mes jours à l'ardeur de haïr
L'époque qui les fit si vite un tas de cendre.

VI

Je veux m'en aller seul dans un bois solitaire
Pour y rester longtemps couché contre la terre
A me laisser aller à toute ma douleur
Qui, trop bien refoulée au fond de mon malheur,
Lentement me détruit en secret et m'achève ;
Je veux mâcher sans peur la cendre de mon rêve
Et m'en emplir la bouche au point d'en étouffer,
Et, repoussé de tout ce que j'aimais aimer,
Me perdre dans la mer immense de ma peine
Afin d'en revenir sans espérance humaine,
L'âme faite d'un sel d'ébène et d'or étrange,
Plus virile à jamais par l'effort qui la venge.

Je saurais mieux sourire encor si je savais
Dire à quelqu'un mon mal et mon dégoût ; jamais
Hélas ! je ne l'ai pu, et mon adolescence
S'est passée à cacher aux autres ma souffrance.
Peut-être ai-je senti trop tôt la vérité
Et, me voulant un homme avant l'âge marqué,
Trop creusé des amours charmants lorsque je songe
A quel point j'aimerais ignorer leur mensonge.

VII

Pour vivre plus à l'aise et sentir sur ma peine
L'apaisement des lys, des palmiers et des pins,
Avec du rêve en moi, comme les pèlerins,
Je quitterai Paris qui fait l'âme incertaine.

Et j'irai vers vos fleurs, ô jardins d'Italie,
Voluptueux bouquets sous un ciel de langueur,
Pour surprendre le chant murmuré par mon cœur
A l'alanguissement de sa mélancolie.

Je verrai les lézards traverser les allées,
Le jet d'eau du bassin retomber doucement,
Et surtout, j'entendrai les cloches, lourdement,
Tinter lorsque le soir tombe sur les vallées.

Alors sous l'ombre clair et par le grand silence
Où tout semble trop beau pour pouvoir demeurer,
Enfin seul et perdu, libre de ma souffrance,
La tête dans les mains, je pourrai me pleurer.

Et, des larges gazons où pèse la rosée,
J'écouterai venir vers l'aveu de mes maux
Le bruit de l'herbe atteinte à chaque coup de faux
Sur qui la lune verse une larme argentée.

VIII

J'irai vers ton rivage où le sable inutile
O Ravenne! descend vers le flot sans reflux
Et le long de la côte où Dante ne vient plus
Étale à l'infini son champ jaune et stérile.

Car il me sera bon d'enterrer chaque songe
Dans l'ombre que projette en flamme chaque pin
Sur le sol ainsi fait pour leur vague destin
Par ces tombes dont le soir brise le mensonge.

Débarrassé de l'homme au cœur bardé de fer,
J'embrasserai les troncs rouges des pins antiques;
Et je resterai là, sous leurs cônes mystiques,
Devant le long frisson pailleté de la mer.

IX

Comme la voile en feu d'une barque cachée,
Le croissant de la lune à travers les sapins
Vogue avec la lenteur d'une âme détachée
Des choses de la terre au tumulte incertain.

Dans l'ombre où tout est doux, confus et velouté,
Elle semble exhaler le secret de la nuit,
Et son mystère glisse avec la majesté
D'un rêve surhumain, puissant et sûr de lui.

Elle passe. Et, bientôt plus rouge que le sang
D'une aube douloureuse où monterait l'encens
De quelque culte ancien, cruel et funéraire,

Au linceul d'un nuage encor plus noir que l'ombre,
Elle s'amincit, fond, s'en va du ciel et sombre
A la façon d'un dieu quittant son reliquaire.

X

Cœur trop lourd, ouvre-toi dans le calme nocturne!
Délivre-toi du masque et laisse-toi souffrir!
Ecoute tes douleurs et permets que chacune
Se penche sur le puits profond du souvenir.

La ténèbre assombrit les fuseaux des cyprès
Sérieux et profonds, funèbres sentinelles
Derrière qui le lac lointain semble plus près,
Tapis d'eau comme morte aux teintes solennelles.

Et, tandis que la lune éclot comme une fleur
Aux vastes jardins noirs de l'espace étoilé,
Savoure longuement le sauvage bonheur
De voir à nu l'orgueil que tu portes voilé.

XI

Plus la route s'allonge au-devant de mes pas,
Plus je te vois grandir, ô vaste solitude !
Plus l'air que je respire est battu d'un vent rude
Qui souffle sur ma face et me raille tout bas.

Les arbres peu à peu s'espacent et, là-bas,
Nul tronc n'épanouit l'oasis de ses branches ;
Les prés deviennent roux jusqu'à l'horizon ras
Où le sang du soleil s'écoule en avalanches.

Car ce sera la nuit et bientôt le désert
Que le vent bouleverse et fait un gouffre ouvert
Sous le ciel que plus rien n'étoile, car je doute

Et, jusqu'à défaillir, vis l'horrible tourment
De chercher un but que je crois obscurément
Menteur comme l'amour dont s'allégeait ma route.

XII

Marche sans regarder jamais derrière toi
Si le fruit du combat te demeure inutile ;
Ne goûte rien longtemps ; change toujours de toit ;
N'écoute pas ton cœur chanter que tout l'exile.

Puisqu'il faut vivre — vis ! mais sans jamais choisir
Le bonheur ou l'amour quand ils te souriront ;
Toujours plus loin, et dédaigneux du souvenir,
Penche l'ardeur qui bat aux veines de ton front.

Peut-être sauras-tu abdiquer ton désir
Un jour, et libre enfin de toi-même, pétrir
La douceur de ton cœur pour t'en faire un rocher

Du haut duquel ton âme à soi-même fidèle
Rira d'y voir l'Amour s'y fracasser une aile
Puis te pleurer au jour du funèbre nocher.

XIII

O jeune cœur hier encor timide et tendre
J'aime sentir en toi mon rêve se murer
Sans même secouer sa grise et morne cendre
Seule récolte, hélas ! qu'il ait su rapporter.

La mort peut nous rouler son linceul blanc dans l'ombre
Au coin de chaque route où, bien loin du passé,
Nous tenterons l'essai de marcher sans encombre,
Sois fier, mon jeune cœur, nous n'aurons pas cédé.

Va ! l'Amour ne vaut rien pour ton ardeur sincère
Et tu souffres de lui comme d'une misère
Sans vouloir t'avouer qu'il ne peut t'assouvir ;

C'est au fond de la vie et de sa lutte horrible
Qu'il faut aller chercher la plus lointaine cible
Pour y fixer ta flèche — ou bien pour y périr.

XIV

Quand la Douleur te frappe et sourdement te mine,
Garde-toi de subir son morne accablement ;
Attaque avec ardeur une tâche divine
Et surmonte ton cœur tendre de jeune amant.

Ne te plais pas aux murs qui te parleront d'elle,
Repousse les parfums où tremble un souvenir ;
Va-t'en vers l'inconnu d'une terre nouvelle ;
Surtout, suscite en toi quelque nouveau désir.

Mais, si tu reconnais que tout est inutile,
Alors ferme ta porte aux rumeurs de la ville,
A l'appel des amis, aux femmes sans tendresse,

Et, penché sur le rêve en toi qui s'évapore,
Meurs sans rien révéler de ce qui te dévore
Pour que l'Orgueil au moins drape un peu ta faiblesse.

XV

Roche toujours debout au cahos noir de l'âme,
Orgueil! aiguise encor ton aiguille de pierre
Et, menaçant l'azur de l'astre qui t'enflamme,
Dédaigne la rumeur où s'épuise la terre.

Domine l'horizon par-dessus le Destin!
Consacrant le malheur qui te bat de son aile,
Sans courber ton mépris au silence hautain,
Vrille-toi dans mon cœur pour qu'il te soit fidèle.

Redis-lui les vieux mots puissants et solennels
Qui ramènent son doute aux espoirs d'autrefois,
Car, seul, tu sais encor, roi des enfants cruels,
Satisfaire sa fièvre en lui dictant les lois.

Sois tyrannique et dur! Au fond du sacrifice
Une âpre volupté dont caresse la trame
Berce et contente mieux, malgré qu'on en périsse,
Que le plaisir cueilli sur le corps de la femme.

Et, surtout, si l'Amour s'en venait à nouveau
Me préparer des fleurs par-dessus le tombeau
Qu'il creuse sous les pas de celui qui s'y donne,

Rappelle-moi que rien n'est beau que de tenter
De vivre pour le marbre où l'on veut s'incruster
Jusqu'à ce que la mort y pose sa couronne.

XVI

La Douleur, patiente au fond de chaque joie,
Rejoint d'une aile lente et sûre les vols bleus
Qui s'essoraient déjà, libres et fabuleux,
Vers les rayons d'un astre apparu sur leur voie.

Sous le vol le plus fier dont l'attaque s'éploie,
Toujours un autre vol, sombre et mystérieux,
Répond à l'essai fou de se créer des cieux
Par la nuit qu'il propose en l'espoir qu'on s'y noie.

Cependant, voyageur de l'espace incertain,
Continue à monter dans ton propre destin,
Curieux d'augmenter le péril des abîmes :

L'épervier, amoureux de l'azur infini,
Dépassant les hauteurs où la terre finit,
Voit son ombre bientôt s'évanouir des cimes.

XVII

Ne laisse plus peser le flot de la tristesse
Dans ton être saisi dès qu'il le sent venir
Du plus profond de lui vers la rapide ivresse
Que l'Amour et la Joie avaient pensé cueillir.

Va ton chemin quand même et sans plus discuter;
N'arrête pas ton doute à chaque graine éclose;
Si tu demeures trop longtemps à méditer,
Tu perds ta force et laisse en toi ton âme close.

Rien ne vaut ton regret — rien n'y pourrait suffire!
Épuise donc la vie au plus vite et crois bien
Que tes pas vers la mort s'aideront du délire
Que ton âme sévère et fervente entretient.

La fleur que la rosée entr'ouvre dans l'aurore,
Pourvu qu'elle soit belle et se caresse au vent,
Insoucieuse du soleil qui la dévore,
Se livre à son destin cruel languissamment.

Mais si ton âme fière a trop tôt reconnu
Le néant du bonheur et l'éternel mensonge,
Imite le cyprès dont le long fuseau nu
Assombrit d'un cercueil l'onde où il se prolonge.

Sois maître du reflet funéraire et tragique
Que trouble jusqu'au jour qu'il y meurt plus d'un cygne,
Et, sur le lac du rêve au jardin romantique,
Vois passer tes espoirs d'un cœur qui se résigne.

XVIII

Dans les soirs chauds et lourds où l'air se raréfie
Quelque chose d'étrange émane de la terre
Qui presque ferait croire à l'étrange mystère
De vivre par delà la mort une autre vie.

Le cœur, inassouvi d'avoir battu sans cesse
Vers d'autres cœurs fermés à ses propres desseins,
Se rêve un avenir selon les lendemains
Qu'il espérait au temps de sa jeune paresse.

Les astres, incertains de transpercer l'orage,
Comme voilés déjà d'humidité prochaine,
Filtrent une lueur si pâle et si lointaine
Qu'elle paraît rester aux grèves d'un autre âge.

La lune incurve un arc de cuivre jaune et passe
Entre les peupliers lentement, lentement,
Évoquant le décor d'un passé d'Orient
Où des tambours battraient une retraite lasse.

Le ruisseau, sans murmure au long des berges grises,
Coule comme un serpent qui se révèlerait
Par quelque tache, ici et là, et ses reflets
Aux feux de trois maisons le long de l'onde assises.

Tout est calme. Les yeux, fatigués par le jour,
S'ouvrent avec repos dans l'ombre qui les baigne.
Tout appelle à la paix. L'heure, sans qu'on la craigne,
Promet de l'oubli tendre et conduit à l'amour.

Pourquoi donc même ici suis-je toujours brisé,
Désireux d'avenir et ne pouvant y croire,
L'âme vivante et fière et cependant si noire,
Dégoûté du présent, fatigué du passé.

Que m'importe qu'un jour cette âme se soulève
Recréer par delà le monde enfin mes vœux ?
C'est ici que je suis ; c'est ici que je veux
Bâtir pour y chanter le palais de mon rêve.

Je me défends d'aller vers quelque au delà bleu.
Lorsque ce me sera la minute dernière,
Que la mort, lourdement, me scelle la paupière
Et me garde à jamais dans son sein ténébreux.

Et, s'il me faut quand même aider à ta puissance,
Ne te sers pas de moi, Nature, pour des roses !
Que ma cendre longtemps, comme en une urne enclose,
Monte dans un cyprès dire encor ma souffrance.

XIX

Monte longtemps vers moi des eaux et de la terre,
De l'herbe, des jardins, des arbres, des forêts,
Descends des monts, du ciel étoilé de mystère
Et de la lune pâle où ma langueur se plaît,
Ame de cette nuit douloureuse et profonde.

Perds-moi dans ce parfum vague qui vagabonde
Au souffle de la brise à peine saisissable,
Arrache-moi du cœur le dégoût dont il gronde
Et, m'aidant à l'oubli, vaste nuit secourable,
Comme un enfant qu'on berce endors-moi dans ton sein.

Pénètre de ta paix l'angoisse qui m'étreint,
Inspire-moi ton calme, accentue mon mépris,
Et permets-moi l'espoir en quelque lendemain
Où je saurai que vivre a quand même son prix, —
Surtout si ce qu'on cueille a fait saigner la main.

XX

Réfléchis au laurier qui méprise la neige
Et, dédaigneux du sol enterré sous l'hermine
Où persiste quand même à vivre sa racine,
Grimpe fort et vivace au soleil qui l'allège.

Sûr d'être jeune encor quand la chaleur abrège
L'émeraude des bois et celle des collines,
Vers le ciel embrasé par les forges divines
Il demeure. Jamais rien ne le désagrège.

A travers le printemps comme à travers l'automne,
Que l'azur soit clément ou que l'orage tonne,
Que l'aile du malheur t'ait ou non recouvert,

Conserve en toi, pour y mener rêver ta vie
Quand l'heure pleure avec trop de mélancolie,
Quelque arbuste de rêve au rameau toujours vert.

DANS UN BOIS DE CYPRÈS

I

La rose qui naissait au souffle du désir
Amour! ne m'est plus douce et, comme empoisonnée,
Augmente encor l'angoisse où mon âme étonnée
Cherche à ne plus vouloir qu'un frisson de plaisir.

Mais ton vaste pavot violet dont mourir
Plaisir! ne m'offre pas dans sa coupe évasée
Cet oubli tendre et doux que cherche ma pensée,
Lasse du vain espoir gardé par l'avenir.

Sombre lys sépulchral du cœur qui se connaît,
Toi seul sais parfumer la Douleur, ô Regret!
Et je veux, ouvrier mélancolique, un soir,

Imitant la minceur longue de tes pétales,
Te ciseler dans du platine aux tons très pâles,
Pour y brûler l'Amour comme en un encensoir.

II

Fenêtre étroite dont les vitres dans l'ébène
Encastrent leur clarté pâle où le givre luit,
Je suis las d'accouder ma pensée incertaine
Devant toi pour fixer une éternelle nuit.

Fenêtre étroite et longue et qui semble un cercueil
Qu'effleurent les cyprès, gardiens des sombres drames,
Qui du fond des fossés de ce château de deuil
Montent te poignarder de leurs funèbres flammes,

O ténébreuse, ô toi, fenêtre de mon cœur,
Quand donc sentiras-tu les brises du bonheur
Dissiper l'ombre qui t'érigeait en miroir,

Et quand verrai-je enfin dans la nuit qu'elle entame
L'envergure d'une aile au battement d'espoir
Qui viendrait vers mon front mieux qu'une main de femm

III

Longs étuis pour l'âme souffrante,
Les cyprès font l'obscurité ;
Leur ascension douce et lente
Dresse de la sérénité.

Dans le vent comme un grand reflux
Sur eux, tuyaux d'orgues muets,
Ils sont l'orgueil qui ne sait plus
Que son effort, à tout jamais.

Vagues cierges voués au deuil
D'un culte profond et funèbre
Pour lequel le silence cueille
Une prière de ténèbre,

Ils sont étranges, fiers et doux ;
Pinceaux de quelque éternité,
Ils paraissent, ainsi debouts,
Estomper l'immobilité.

Ils fixent une larme d'ombre,
Ils dardent une flamme morte,
Gardiens d'un catafalque sombre
Dont l'horizon cache la porte.

Ils aident le travail austère
Creusé de méditation
En fuselant dans la lumière
Leur morne résignation.

Surtout ils poignardent l'espace,
Lames vainement obstinées
Plaisant à la révolte lasse
De l'âme qu'usent les années.

Et, tandis qu'ils veillent la lune,
Leur velours épais, près des tombes,
Enclot dans la douceur nocturne
Le roucoulement des colombes.

IV

Lorsque tu apparais au tournant de la Vie,
Amour, tout se colore et notre désespoir,
Apaisé tout à coup, élève l'ostensoir
Où brûle le soleil rouge de son hostie.

Un pardon prolongé s'éployant vers les choses
Tombe comme un parfum du cœur prêt à fleurir ;
Et c'est sur le passé, pour le faire mourir,
Doucement, une lente effeuillaison de roses.

Il semble que le monde ait perdu sa tristesse ;
Partout drape un azur inconnu ; le bonheur
Berce en un infini si vaste qu'on a peur,
Un peu, de tant de joie et de tant de tendresse.

Enfant qui ne sait pas ce que l'Archer moissonne,
Cueille chaque printemps, chaque été, chaque automne,
Mais, tandis qu'une main feutre tout sous tes pas,
Conserve-toi ton cœur et ne le donne pas.

Autrefois les sentiers d'amour étaient plus doux ;
L'alérion du casque ombrageait de légende
Le rêve ardent et fier du chevalier jaloux
Qui savait se garder pour la suprême offrande.

Les bois ne cèlent pas quelque Brocéliande !
L'écho ne répond pas à l'appel lent du cor ;
Le magique château vert de la fée Urgande
Ne déchiquette plus l'horizon gris d'Armor.

La mer a revêtu les sapins de Cornouailles ;
Les cloches sont trop loin sous l'eau qui les endort ;
Dans son filet tendu dont il fouille les mailles
Le pêcheur du passé ne voit rien luire encor.

L'azur même à jamais garde l'épervier d'or
Qui sur le gant conquis s'abattait, pacifique,
Battant des ailes vers le vainqueur de la mort
Par-dessus les feuillets du rituel antique.

Ton rituel à toi fleurissait un jardin
Irréel, et s'offrait en roses parfumées ;

Mais ses pages, hélas ! ont été feuilletées
Trop vite, avec des yeux qui mentaient leur matin.

Lorsque tu t'en reviens après que l'âme lasse
Amour ! a trop connu ton mensonge et ton jeu,
Tout est éteint. A fuir trop loin de ce qui passe,
Le Rêve, plume à plume, est tombé du ciel bleu.

A trop battre, le cœur s'est martelé dans l'ombre
Une cellule morne à l'armure de fer
Et, dépouillé de tout ce dont l'Espoir encombre,
Il écoute gronder son deuil, comme la mer.

Alors, en souriant, si la Vie encor chante,
Il suit les nouveaux pas mêlés à son destin,
Mais, tout en frissonnant vers celle qui l'évente,
Il murmure un aveu banal et reste loin.

V

Malgré tant de désirs déblayant le chemin
D'un souffle qui devait y susciter la mousse,
Malgré l'Amour chanté quand sa voix m'était douce,
Je n'ai pas de bouquet à hausser dans ma main.

Tout ce que j'ai cueilli s'est effeuillé dans l'ombre
Vers un lac de ténèbre où je recherche en vain
Quelque pétale encor surnageant, incertain,
Jusqu'à quelque château qui croule en lourd décombre.

Le long des eaux plus rien ne reste des demeures
Où j'ai voulu jadis faire vivre mes vœux ;
C'est bien le même sol, c'est bien les mêmes cieux,
Mais l'horloge du temps a marqué d'autres heures.

Mais la lande est déserte et gagne l'horizon
Sans même d'arbre au loin pour cacher de l'espace;
Sur l'implacable azur aucun oiseau ne passe
Permettre à mon ennui l'espoir d'une chanson.

L'eau morte stagne, sombre, et, grave, s'alourdit.
Chaque astre s'y reflète en un feu funéraire,
Et le lac apparaît un grand drap mortuaire
Jeté là sur un deuil vide comme la nuit.

Mon deuil traîne partout son vague cimetière
Mais sans qu'il se précise ou qu'il se fixe enfin ;
Je le sens qui grandit ; mais si j'étends la main,
Ma main ne heurte pas à quelque urne de pierre.

Si je rêve de loin prier près d'un cyprès
Au pied duquel s'allonge un renflement de terre,
Le cyprès se dérobe aux pleurs de ma prière ;
Jamais je n'y accroche un peu de mes regrets.

Ah ! sentir de la mort terrible, franche et vraie,
Et pleurer longuement en mâchant son mouchoir,
Perdu dans un si vaste et certain désespoir
Que plus rien ne vous touche ou ne vous en distraye !

Hélas ! dans mon malheur je songe à me survivre !
Je maudis ma tristesse et souffle sur sa cendre ;

Du fond des ravins noirs où je me vois descendre
Je regarde les pics et leur élan m'enivre.

J'écoute si l'écho ne redit pas un cor
Et, tout en attendant quelque voix inconnue,
Veilleur trop anxieux du poison qui le tue,
J'épie aussi mon cœur et guette s'il est mort.

Mon cœur bat, monotone et morne, en ma douleur,
Comme un balancier rouge au tic-tac régulier,
Comme un pendule lourd et cruel dont l'acier
A chaque coup entr'ouvre un peu plus de malheur.

Je ne peux rien sur lui puisqu'il est tout moi-même,
Je sais qu'il s'usera, qu'à défaut du bonheur,
Une paix triste et fière armera son ardeur
Et le fera rêver de conquête suprême ;

Mais le temps est si long à fermer mes blessures,
Ma solitude est telle et si lourde à porter
Que souvent, dans la nuit, je m'entends appeler
Par l'ange blanc qui veille au bord des sépultures.

Peu à peu, mon orgueil effrite son palais ;
Chaque moulure rentre en elle ses rinceaux,
Chaque fenêtre baille et simule un tombeau ;
Je n'ose m'enfermer aux lieux où j'habitais.

Humilié, vaincu, je farde ma torture,
Mais c'est afin que nul ne sache mon affront,
Et porté par l'espoir que, d'une balle au front,
Je tombe enfin bientôt dans quelque lutte obscure.

VI

Je ne laisserai plus jamais rien de mon cœur
S'égarer vers la Vie en espérant en elle ;
Je resterai fervent de ma fièvre et fidèle
Aux pleurs chauds et salés dont brûle la Douleur.

Je ferai celle-ci très hautaine et farouche,
Si forte sous l'armure où je l'enfermerai,
Que tous se heurteront à son secret muré ;
Puis chaque soir, j'aurai ma bouche sur sa bouche.

Malgré tant de courage elle a su triompher !
Jusqu'à ce que l'action la brise de son aile
Puisqu'elle enfin saura détruire la rebelle,
Je veux m'en faire un morne et savant bouclier.

Car je la sens si forte en mon âme où tout l'use,
Si tenace à ronger le métal qui l'étreint,
Que de son sang jailli j'espère voir enfin
Naître au bronze crevé la tête de Méduse.

La Mort derrière nous met ses pas sur nos pas,
La Mort, à pas de loup, nous drape un manteau sombre,
Sa faux découpe une aile aux feux d'argent sur l'ombre ;
La Mort chante partout et nous n'entendons pas.

Les monts tentent la foudre et l'attirent vers eux
Parce que leur roc ferme, et même s'il s'écaille,
Éternellement maître, élève sa muraille
Comme pour protester contre l'ennui des cieux.

Les arbres, jusqu'au jour où leur bois mort s'entr'ouvre,
Tiennent tête à l'orage et, même fracassés,
Savent encore avec leurs troncs enracinés
Respirer sous la mousse humide qui les couvre.

Mais Marsyas battu ne peut braver les lois
Qui le sacrent trophée aux mains du Citharède,
Et, mort, il ne sait pas que sa dépouille raide
Fait gémir sous le vent une branche des bois.

Mais lorsqu'il se refuse à l'amour trop propice
Des Ménades, Orphée en tombant sous leurs coups,

N'ose espérer qu'enfin, sous des baisers jaloux,
Sa tête saignera dans les mains d'Eurydice.

Mais devant l'Océan à l'écume indomptée,
Lorsque l'aigle descend, le bec dur vers sa chair,
L'Ancêtre ignore encor que là-bas un feu clair
Grandit au sol terrestre et le fait Prométhée.

La Vie en nous offrant sa coupe nous détruit ;
Pendant que nous semons vers ses sillons, quand même,
Les graines de nos jours, le meilleur de nous-mêmes,
La Vie à bras ouverts nous trompe et nous poursuit.

Chaque trait envolé de mon arc avec lui
Emporte un peu de moi dans ses courses lointaines ;
C'est avec de mon sang que j'ai collé les pennes
Qui rythment son essor vers un astre en la nuit.

De tous les oiseaux bleus dont j'ai lissé les plumes,
Bien peu sont revenus vers leur père anxieux ;
Du haut de bien des pics j'ai fatigué mes yeux
A guetter leur retour au plus profond des brumes.

Le Destin aime mordre au fruit qu'il sent bien né.
Il cherche des lutteurs et, fatal, les entraîne,
Et, si l'un d'eux triomphe un instant dans l'arène,
Il l'épuise d'un long supplice raffiné.

Et je revois au loin s'en aller vers Colone
Œdipe ; la douleur désormais le pétrit ;
Le héros glorieux est un vieillard petit,
Cassé sur le bâton que dirige Antigone.

Sur le pont du vaisseau vers qui la mer moutonne
L'Espoir, entre la Vie et la Mort, est debout ;
Ses marins abattus regardent l'avant où
Le bras de la Victoire a perdu sa couronne.

VII

Au fond de l'exil solitaire où je recule
Comme en un grand désert cachant sa nécropole,
J'ai cherché le chemin poudreux de l'Acropole
Pour détacher son bloc sur notre crépuscule.

J'ai veillé vers sa pierre et j'y ai lu longtemps
Avec un tel espoir en l'âme d'Hellénie
Que je croyais entendre au loin son harmonie
Briser des ondes d'or aux falaises du Temps.

Sous l'azur clair joignant la mer à sa coupole,
L'horizon détachait des barques merveilleuses
Où, comme autant de fleurs d'aube, majestueuses,
Les voiles recueillaient la brise en leurs corolles.

Les arbres éveillés de leur sommeil souffrant
Ouvraient leurs gaines à de jeunes femmes nues ;
Les roseaux soupiraient des notes inconnues
Sous les milliers de doigts qu'y égrenait le vent.

Une étoile montait du gouffre le plus noir.
Le sommeil éternel épuré par le feu
Semait un peu du corps au hasard du ciel bleu,
L'urne au marbre poli défiait le désespoir...

Hélas ! sur l'horizon qu'elle insulte et découpe
La sombre croix latine évoque les grands bras
De celui qui perdit pour des cieux de trépas
Le secret de l'Eros dont nous cherchons la coupe.

Tout parle de sépulcre ; et la mort apparaît,
Sombre paveuse, aux mots dont s'incrustent les dalles ;
La terre d'où jaillit l'élan des cathédrales
Est un grand cimetière où tout ment son apprêt.

Le jour où se baignaient jadis les chairs païennes
Se décompose aux jeux compliqués des vitraux ;
Le soleil dore en vain la pierre et ses arceaux ;
Un froid humide plaque aux épaules humaines.

Une carie obscure insinue aux vieux os
La crainte des péchés dont ils voudraient le fruit ;

Le Plaisir, en rampant, rôde au fond de la nuit,
Tout voûté sous le poids de ses mille tombeaux.

L'homme tremble devant les balances du Doute,
Et, dans son infamie, avec débilité,
Risque un rire timide et triste où la gaieté
Carillonne en folie au détour de la route.

Le grand Sacrifié n'enseigne que la haine;
Malgré l'orgue d'où fuit un vol d'ailes pâmées,
Il voit avec effroi nos lyres méprisées
Tendre à en éclater vers une joie humaine.

Déjà la pierre meurt et lézarde les murs;
Tous savent le néant qu'enchâssent les reliques;
Le prêtre ne peut plus, quand montent les cantiques,
Y perdre son tourment, hanté des jours futurs.

Cependant, sombre croix, nous t'adorons encor!
Nul n'ose se targuer, malgré de beaux mensonges,
De n'avoir pas laissé sourdre au fond de ses songes
Un peu de l'alchimie étrange de ton or.

Où que nous conduisions nos pas de pèlerins,
Où que nous arrêtions l'ennui de nos sandales,
Nous souhaitons toujours de nouvelles escales
Et retournons fixer les horizons marins.

Notre proue effilée a fatigué l'espace
De son bois anxieux, tenace et maraudeur ;
Mais l'eau seule a miré l'incertaine lueur
Qui vers le haut des mâts guide la mouette lasse.

Chaque môle aperçu dissipait vers le jour
L'illusion de sa promesse et de son port ;
Aussitôt descendus, nous revenions à bord
Plus pâles, et blessés au fond de notre amour.

Rien ne germe aux sillons où le Désir moissonne.
Nos vœux les plus ardents meurent sans révéler
Le sang des belles fleurs dont ils rêvaient casquer
La joie qui répondait à l'espoir monotone.

L'urne éclot de l'amphore où la fontaine impure
Verse souvent une eau mauvaise, quoique blanche ;

Et les choses sur nous prennent une revanche
Mystérieuse dont profite la Nature.

Le coup sourd du heurtoir se répercute en vain
De quelque porte qu'il s'enfonce au long des salles ;
Tout sonne vide et creux ; nos mains, comme fatales,
Taillent sans l'entamer le marbre du Destin.

Et notre autel à nous est un dolmen rugueux
Où, comme tabernacle et comme saint ciboire,
Nous érigeons un mince et long lacrymatoire
Un peu recourbé vers l'orgueil sec de nos yeux.

Le cœur en reniant le mal dont il tressaille
Sent au fond de sa chair qu'il n'est plus aussi fort ;
Et lorsqu'il se redresse ensuite à son effort,
Il sait trop qu'un démon ténébreux le travaille.

Ce qu'il bat cependant est une vérité
Puisqu'il y a guidé le meilleur de son être ;
Qu'on raille ! L'appétit qui le porte à renaître
Franchira le Néant dont il s'est révolté.

Le Réveil, pierre à pierre, élève dans l'attente
Le piédestal du jour où parleront les armes ;
Le malheur, refoulant cruellement ses larmes,
Apprête quelque part une onde véhémente.

Les lourds béliers du Temps frappent les fausses tours
Où nul Dieu ne s'élève, exorcisant la foule ;
L'espace est si désert qu'il tentera la houle ;
Le parfum de la mort attire les vautours.

Nous voulons vivre. Un jour, par tous trop insultés,
Vieux de mâcher le vide où crèvent nos desseins,
Nous laisserons l'orgueil bosseler à nos seins,
Le métal jusque-là froid de nos volontés.

Et, las de voir partout notre moisson coupée,
Par-dessus le drapeau fané du souvenir,
Vers l'Aube, au Porche qui s'ouvre sur l'Avenir,
Nous ferons naître enfin l'éclair droit d'une épée.

VIII

Il n'y a pas longtemps encor, quand la douleur
Insinuait son deuil vers mon indifférence,
Je savais déserter sa fièvre, et mon absence
Voyageait en chantant l'avenir du bonheur.

Bientôt, au bruit du chant, j'imaginais réel
Le pays estompé par le rêve et l'oubli ;
Mais ces deux compagnons si doux m'ont trop menti,
Et l'enclos du bonheur fleurit des asphodèles.

— Cela n'est plus ! Mon cœur, trop fervent en amour,
Ne sait plus s'évader lorsque l'heure s'abrège
Et reste prisonnier du mauvais sortilège
Sans courage au chemin escarpé du retour.

Ma vie, en se livrant, a trop aimé la vie.
Le désir du moment commande en maître obscur ;
L'attente me détruit et ronge le futur,
Et la fleur dans mes doigts meurt à peine cueillie.

Cela n'est plus! Mon âme est-elle encore la mienne?
Sans cesse elle s'attaque à de nouveaux essais;
Mais rien ne la saisit ni ne la satisfait,
Et tous les pics conquis sont mornes sur la plaine.

Pour vivre même hélas! et posséder enfin
Un sommeil lourd qui pèse en plomb sur la paupière,
Il faut que j'use en moi cette âme meurtrière
A mille jeux dont je souris le lendemain.

O mes vers, confidents autrefois tant choyés,
Je vous entends à peine et ne sais plus vous suivre;
Vous êtes un amour qui cherche à se survivre
En réchauffant sa cendre aux flammes du passé.

IX

Destin cruel et froid, je me plais à sentir
Ta hache, à coups profonds, ébranler mes châteaux ;
Le malheur m'apparaît l'aile vers l'avenir
Qui lasse pour porter mieux ensuite et plus haut.

La joie active en elle un courant qui la mine
Et ne vaut qu'au moment où, conquise, elle est fraîche
A peine née au cœur de qui se la destine,
Elle fatigue, énerve, et tombe sous la bêche.

Tout vaut mieux que l'ennui vorace où, clandestin,
Par crainte du danger, plus d'un, las, se cantonne,
Savant à s'édifier une maison de nain
Pour y filer ses jours en chanvre monotone.

Ce qui surtout ici terrasse, c'est que rien
Ne soulève ou n'entraîne et que la mer moutonne
Vers d'immenses déserts où rechercher en vain
Quelque lutte tragique et ce qui s'y moissonne.

Tout est tombé. Tout est petit. La fourmillière
Monte à l'assaut des tours qui subsistaient encor
Quoiqu'en ruine, et faisaient ondoyer leur bannière,
Chiffon déchiqueté par l'âpre vent du nord.

Malgré les mots masqués d'espoir et de promesse,
La vie est lamentable à l'heure où nous vivons;
Tout s'acharne à briser le reste d'allégresse
Dont nous voulions quand même azurer nos chansons.

Des demeures, du sol insulté, de la mer,
Des plaines, des forêts si graves attaquées
Alors qu'en elles un cantique à l'orgueil fier
Dans les branches, frôlait des cordes de pensées,

De toute la nature et de toute la terre,
Et de toute la vie humaine, et du ciel même,
Un long gémissement de deuil et de colère
Gronde, monte, grandit vers une heure suprême.

Surgira-t-elle enfin? De l'ombre, peu à peu,
Avance; et ce n'est pas le plafond étoilé
Rêvé par les enfants en levant leur œil bleu,
Ni le manteau propice au poète épuisé;

La nuit qui monte vient comme un grand vol de faux
Qui descend, se précise et brille, menaçante,
Recule, balance, hésite et siffle au niveau
Tout à coup, de la terre anxieuse et tremblante.

Les cygnes du Désir sont saisis de sommeil,
Les aigles de l'Espoir vont mourir pour toujours...
Passant, penche la tête ; au lieu du grand réveil,
Si tu sais écouter, sans mentir à tes jours,

Si tu cherches la chair sous l'armure dorée,
Après n'avoir trouvé qu'une plaie infinie,
Tu connaîtras sur ta face creuse et cuivrée
Le souffle d'une houle aux plaintes d'agonie.

Dompte-là ! Va ta route et demeure fervent !
Malgré chaque jardin flétri, malgré le soir,
Abandonne ta voile à l'ivresse du vent,
Pars fatiguer la vie avec ton désespoir.

Qu'il te soit le pilote et le compagnon franc
Barrant d'un coup robuste et calme, l'œil vers l'eau;

Et toi, reste debout, sans regrets, à l'avant
Le regard bien ouvert sur chaque cap nouveau.

Lasse tout l'horizon de ta ténacité
Pour qu'il succombe un jour à te croire éternel,
Sans cesse ainsi debout, drapé de volonté,
Capitaine des mers et corsaire du ciel.

Apaise la tempête à force d'y courir,
La proue haute et coupante et rude à chaque flot,
Vivante par l'étrange et vigilant menhir
Que ta veille figure à l'endroit qui l'enclot.

Vers toi, comme vers son symbole et son drapeau,
Tu sentiras souffrir et vivre l'œuvre obscur
Qui développe une âme aux choses du bateau
Et lui gonfle des flancs légers vers le futur.

Rivé, comme émané de son bois, cependant
Son maître, et le guidant selon ton seul désir,
Sans fin tu passeras par delà l'orient
Dans l'espace et vers lui, pour et sans le saisir.

A peine un homme alors, pas encore de granit,

De marbre, de bronze ou de métal éperdu,
Débarrassé de tout ce qui doute et finit,
Pétrifié toi-même en ta propre vertu

D'avoir haussé ta vie à son plus grand effort,
Ton bateau dispersé planche à planche et perdu
Dans la tempête morne et vaste de la mort,
Tu fixeras un phare au fond de l'inconnu,

Monument funéraire et bras victorieux,
Le geste encor levé dans ce défi suprême
De répondre au néant par un poing lumineux
Perpétuant aux dieux la haine et le blasphème.

X

Vers le fleuve qui va, fort et beau, vers la mer
Mille ruisseaux boueux déversent leur eau noire ; —
Le courant les emporte ; au soleil qui le moire
Le fleuve pailleté coule, rapide et clair.

Au tronc du chêne dont la tête est dans les cieux
Quelque amoureux distrait ouvre une vaine entaille ;
L'écorce, en repoussant, perd la lettre et s'en raille ;
Le chêne inviolé durcit son tronc noueux.

Contre l'aigle éperdu de planer lentement
L'homme essaie un plomb vil pour lui casser les ailes ;
Trop haut et protégé par les brumes fidèles,
L'aigle rit de la balle et monte au firmament.

La terre fume un souffle empesté sous l'azur
Depuis l'éternité des âges et du monde ; —
Le soleil le détruit de sa lumière blonde ;
Chaque astre de la nuit brille d'un éclat pur.

— Passant, inspire-toi de tant d'indifférence.
Si l'on s'acharne après ta vie et, par derrière,
Si l'on parle de toi dans l'ombre, avec colère,
Tu es heureux ; l'envie ignore le silence.

XI

Oui, tout peut-être est bien, même l'ennui de vivre;
Mais on est las de tout, et sans vouloir mourir;
On ouvre en vain les bras à l'Espoir qui délivre,
Les ailes de l'Espoir ont trop de souvenir!

Cependant le Passé se pave de tombeaux
Et partout où mes yeux promènent leur ennui,
Des cônes de pins noirs s'élèvent vers la faux
Que découpe la lune errante dans la nuit.

Alors, pourquoi rester? C'est agrandir l'ornière,
Préparer des cercueils, voir s'effeuiller des fleurs,
Semer vers la mort des graines de cimetière...
Mais quelque chose attend, tenace, dans le cœur.

Et qui sait? C'est l'Espoir, sans doute en l'inconnu
Dont l'horizon lointain ondule en or sa grève. —
La clarté de la lune au croissant mince et nu
Ne vient que du soleil et meurt quand il se lève.

XII

Ah! soleil, brûle-moi! Dévore mon front pâle!
Donne-moi le bonheur d'éclairer mon destin
Et de marcher confiant vers l'aube d'un matin
Où, comme un rubis clair, plus fort que toute opale,
Mon cœur caille son sang auprès du but atteint!

Mais si tu ne dois pas enfin mûrir mon rêve,
Ensevelis tes feux au fond du crépuscule,
Mauvais victorieux que la victoire annule
A l'heure même où ta pourpre saigne et s'élève,...
Ah! soleil, éteins-toi sur la mer et recule!

Et qu'une nuit sans fin, voluptueuse et nue,
M'enveloppe à jamais avec de la douceur;
Qu'elle évapore au fond de son ombre une fleur
Dont le calice noir à l'odeur inconnue
Balance à l'infini le regret du bonheur.

Peut-être alors, bercé d'un roulis monotone,
Pourrai-je revenir aux vœux de mes quinze ans

Et, dépouillé des jours emportés par les vents
Mauvais, et des remords médités en automne,
Croire aux bras d'une femme à reposer longtemps!

XIII

Et puis, pourquoi me plaindre ? En moi-même, toujours,
La tristesse survit avec avidité,
Même si le Destin, enguirlandé d'amours,
M'offre par le plaisir tout un flot indompté.

A peine le bonheur effleure-t-il ma vie
Que je le sens mourir vers cette inquiétude
De l'étendre plus loin que l'instant qui le nie
Puisque j'y reste encor avec ma solitude.

Rien ne m'emporte assez pour que je m'y oublie !
Mais ce jeu de l'orgueil n'est pas sans diadème,
Et les parfums puisés dans ma mélancolie
Ont une douceur grave et spéciale que j'aime.

A vivre ainsi, je suis le maître de mes jours,
Et, s'ils se font le soir quelquefois un fardeau,
Du moins je reste libre et me construis des tours
D'où je contemple en paix le ciel, la terre et l'eau.

XIV

Les mirages sont morts créés dans les ailleurs,
Pays de nostalgie aux songes en détresse;
Contre le château sombre où vécut ma tristesse
Un piétinement sourd promet des jours meilleurs.

Et c'est comme une armée en marche dans mon cœur,
Mûre pour les combats, lourde et disciplinée;
Je l'entends qui menace et s'avance, obstinée,
Grave du grand silence où monte sa rumeur.

— Regarde dans toi-même! En cohortes serrées
Elle vient; ses drapeaux semblent attendre ici
L'élan qui mettra la victoire dans leurs plis
En gonflant leurs couleurs sous l'éclair des épées.

Écoute! Tes vers, là-bas, passent dans le soir
Sur le pont mince et gris dont l'arc mange l'abîme
Où le bruit du torrent gronde un refrain sublime,
Sous leur pas qui martèle un heureux désespoir ...

Tes vers passent là-bas, passent au fond des soirs
Comme des lansquenets flanqués de reîtres noirs.

XV

C'est fini ! De tes vœux, de tes désirs, des rêves
Qui palpitaient sur toi comme pour t'isoler,
Rien ne reste ! Et la cendre où leur bûcher s'achève
Va bientôt sous le vent d'automne s'envoler.

Qu'importe ! Tout est vain, et la minute brêve,
Qu'elle soit rose ou noire, est la même au cadran
Où les jours, un à un, se répètent sans trève.
Le monde, fatigué, se fait indifférent.

Mais sache attendre encore et, maître de toi-même,
Plus fort de par la nuit qui bat sous ton front blême,
Garde l'obstination de vivre ; elle retient ;

Surtout, pour achever le sombre sacrifice,
Étouffe peu à peu jusqu'à ce qu'il périsse
Ce cœur trop jeune, hélas ! qui rôde sous ton sein !

LES ÉLÉGIES DU LAC DE COME

I

L'homme est mauvais. Sa main souille tout ce qu'il touche ;
Les fleurs se fanent sous le souffle de sa bouche,
L'air décline et se fait impur quand il respire ;
Il emprunte à la terre et ne peut se suffire
Malgré la vanité dont il bombe son sein ;
Il oscille sans force entre les noirs desseins
Qu'il forme quand il croit triompher de sa peur,
Mais la peur détend l'arc rêvé par son ardeur ;
Et, si quelqu'un lui semble être ce qu'il n'est pas,
Par fureur de trouver un maître, il suit ses pas,
Le guette au dur sentier froid que l'autre escalade,
Le raille, l'injurie et, montant sur l'estrade
Que la foule indocile offre au nain qui l'égale,
Défie le voyageur de l'aube orientale
En quelque lutte fourbe et toujours dérisoire ;
Enfin, lorsque le fiel déborde du ciboire,
Il raffine, il ajoute une plaie aux blessures,
Il détruit le dernier chemin dont l'aventure
Déroulait sa promesse encor, quoique lointaine,
Et vide avec amour un lourd carquois de haine.

Qu'on me retienne loin de la cité pourrie!
Je veux sentir de l'air, du large sur ma vie.
La pierre est douce à qui s'est heurté contre l'homme!
Les grands bois douloureux, les monts, les sapins comme
Autant de hauts soldats au poil sévère et rude
Murmureront puissamment dans ma solitude,
Et la nuit chantera vers ma fièvre irritée
Par ses angelus d'ombre aux notes étoilées...
Je salue en ce jour mon destin d'être ici;
Aux routes, aux maisons, je jette un long merci,
Et merci à ces eaux dont l'azur s'évapore
En brume mauve et transparente qui décore
Le heurt des cimes, en brume mêlant du ciel
A ce que tout ici vibre d'immatériel. —
Avant l'aube, léger de n'avoir pas dormi,
Je partirai mêler à l'adieu de la nuit
Sur l'onde sombre encore un peu de mon malheur
Pour qu'il meure avec elle et dévide en mon cœur
Le chanvre rouge et noir qui s'y est emmêlé.
Je croirai que ma rame, à chaque élan donné,
Ajoute en chassant l'eau de l'aurore à l'aurore;
Je m'oublierai dans le frisson qui monte et dore
L'espace en y filtrant des roses et des lys;
Puis, lorsque le soleil sur les nuages pâlis

Sacrera le matin de sa poudre dorée,
Dédaigneux du hasard où ma proue effilée
M'entraînera bientôt sous la brise naissante,
Je carguerai du jour avec ma voile blanche,
Et, couché tout du long, le dos contre le bois,
Avec l'espoir secret que la barque ouvrira
Sa coque doucement en berçant mon sommeil,
Jusqu'à l'ensevelir les yeux clos, sans réveil,
Sous l'azur que reflète en lui le lac heureux,
J'entrerai dans la mort comme dans du ciel bleu.

II

Sur les bords de ce lac où le repos domine,
Dans une anse écartée aux flancs d'une colline
Etageant mollement ses arbres et ses fleurs,
Je voudrais posséder pour vivre ma douleur
Une vieille maison discrète et bien cachée.
Chaque heure y serait pure et comme préparée
Pour que rien n'en heurtât jamais la plénitude.
Le bruit en décroissant jusqu'à ma solitude
Y mourrait comme l'eau roulant aux cailloux gris
Une dernière écume avec un clapotis;
L'onde même à mes pieds ondulerait à peine.
Je ne saurais plus rien de l'existence humaine;
J'écouterais en moi respirer le silence.
Après les jours mauvais trop chargés de souffrance,
Lorsque chaque minute à supporter ajoute
Au malheur dont la main s'appesantit et voûte
Malgré que tout le corps redresse son émoi,
Lorsque tout l'inconnu se lève contre soi,
Je m'exilerais là, attendant tête basse,
Que le bélier du deuil éclate ou bien se lasse

Contre le bloc durci de fièvres et de laves
Que ma révolte sculpte à mon orgueil qui brave
Tout ce triste néant contre lui déchaîné ;
Je me retrouverais comme avant la tempête ;
Les jours après les jours feraient que je m'apprête,
Et bientôt, peu à peu, l'heure de mon retour
Commanderait plus fort qu'un rendez-vous d'amour
A l'âme impatiente et de nouveau tentée
Par l'ivresse qui vibre au cœur de la mêlée.
Mais, afin que jamais on ne passe ma porte,
J'entourerais de nuit mes murs de telle sorte
Qu'ils ne s'apercevraient de loin qu'à peine un peu.
Surtout, je planterais des cyprès fabuleux,
Qui sur trois rangs épais me monteraient la garde ;
Et, pour bien achever la funèbre parade,
En conseil aux passants qui voudraient s'arrêter,
Bien au haut de sa hampe, je ferais hisser,
Fier qu'il tache l'azur d'ombre et de désespoir,
Le deuil sévère et nu d'un large drapeau noir.

III

Le jour fatalement éclot après la nuit;
Le plaisir est meilleur après des soirs d'ennui
Et, pour savoir aimer les roses de la vie,
Il faut avoir en soi des larmes qu'on oublie.
L'eau paraîtra plus fraîche après l'étape dure;
Pour goûter le repos, il faut que l'aventure
Ait courbé le corps las le long des grands chemins;
L'ombre n'est bonne qu'à ceux-là dont les destins
Ont connu l'infini des terres et des flots.
Le désir est ardent parce qu'il est nouveau;
Tout ce que la main touche est poudré pour la mort;
La cible atteinte, au loin, recule et notre effort
Y désire à jamais une nouvelle flèche.
Le vent d'Été couve bientôt la bise sèche
Qui réclame l'Hiver au travers de l'Automne;
La chanson que l'on aime est déjà monotone;
L'oubli roule un linceul au dieu que l'on adore;
Le soleil fait ouvrir les fleurs et les dévore;
Le vœu trop poursuivi pâlit comme on l'achève,
Et le rêve épinglé n'est déjà plus un rêve...

IV

Le lac attend le soir d'un flot lourd qui s'ondule
Pour que tout l'or qu'il cueille aux feux du crépuscule
Augmente en miroitant ses paillettes sans fin ;
L'onde profonde berce un long jeu de dessins
Dont la tâche vague en s'y mirant, fixe, tremble,
Jusqu'à ce qu'une barque en passant mêle ensemble
Ces reflets nuancés à son remous changeant.
L'aile d'un oiseau pâle est un éclair d'argent
Sur chaque goutte d'eau que le flot fait jaillir.
Les arbres sur les bords semblent se recueillir.
Les monts plus attentifs et la cime embrumée
Protègent de leur masse un filet de fumée
Qui s'essaye à monter timidement et seul
En s'élevant lui-même en son propre linceul.
L'obscurité s'allonge et mange la lumière ;
Le ciel se décolore en gamme meurtrière
Où la pourpre bientôt caille des nids de sang ;
Une fraîcheur s'étale avec l'ombre et descend
Comme pour repousser la clarté qui recule ;
La lune, le croissant effilé, perce et brûle

Mystérieuse ainsi qu'une lampe d'église,
Puis incurve sa courbe au ciel qui la précise
Et naît victorieuse au tombeau du soleil.
Tout est grave. Et tandis qu'un étrange sommeil
Engourdit les roseaux immobiles et muets,
Repoussant l'Angelus du jour mort à jamais
A travers l'infini dont l'attente défaille,
La nuit survient sur l'eau comme un coup d'éventail.

XVII

Soir d'orage.

La cloche dans l'air lourd tinte plus gravement
Comme si, du clocher blanc d'où son vol s'épanche,
Elle craignait déjà l'éveil du firmament
Où des nuages bas tassent leur avalanche.

Dans l'immobilité du vaste apaisement
Qui maintient la nature en une morne attente,
Un long souffle d'air chaud glisse un frémissement
Que chaque arbre transmet à l'herbe qu'il évente.

Autour du lac muet les monts sont magnifiques;
Et derrière l'un d'eux, frappé des feux tragiques
Qu'y prolonge en tombant l'adieu du crépuscule,

Contre la nuit qui boit le jour qui flotte encor,
Un éclair zèbre l'ombre, et, de son zigzag d'or,
Annonce le tonnerre à l'aigle qui recule.

VI

Les jours passent ici comme les fleurs s'effeuillent;
Ils sont épanouis, teintés de rose ou d'or;
Chaque pétale tombe et l'heure qui le cueille
L'emporte au long de l'eau, doucement, vers sa mort;
Les heures et les jours s'écoulent sans effort;
Et leur effeuillaison enclôt l'âme bercée
D'un jardin de parfums où rêve ma pensée
En une robe rose et les yeux alanguis
Dans leur cernure brune, un peu comme meurtris,
Tout nuageux encor de tristesse épuisée.
Les jours en enlaçant leurs guirlandes tressées
Balancent une ronde autour de mon travail
Qui cherche vainement, raide sous son camail,
A conquérir son rêve en n'écoutant que lui...
Il se perd, s'abandonne, et bientôt c'est l'ennui
Qui l'égare dans l'ombre et le mène, incertain,
Parmi l'enchantement qui monte du jardin
Pour qu'à son tour il soit moins fier et plus docile
A toute la douceur qui le grise et l'exile.

Les jours passent ici comme des barques blanches
Dont l'avant coupe l'eau sur qui le vent les penche
En gonflant l'aile au loin que semble ouvrir leur voile ;
Car il n'est pas besoin de scruter les étoiles
Pour atteindre au tournant de quelque petite anse
Le minuscule port où nul flot ne balance
Un trois mâts goudronneux paré de ses agrès.
Même quand le soleil se couvre ou disparaît,
Même lorsque le vent soulève quelque écume,
Le danger est facile, et le lac, sous la brume,
Se montre pacifique à ceux qui l'ont tenté...

Les jours passent sans qu'on recherche où ont été
Ceux dont le souvenir pâli s'efface et meurt,
Et c'est dans le silence, il semble, du bonheur.
Mais quelque chose en moi s'inquiète et se contraint
Devant tant de douceur même, et la répudie,
Comme si pour s'apaiser un peu, mon destin
Faisait mauvaise route et n'était plus ma vie ;
Je rêve à mon repos plus de mélancolie ;
Le calme pèse un poids d'argent sur ma poitrine ;
Une angoisse douteuse où ce repos domine
M'emporte à désirer une angoisse précise ;

Toute une inquiétude aux flots lourds monte et brise
La barque trop fleurie où mon ennui sommeille ;
Quelque chose lève le bras et se réveille
Au fond de mon passé qui m'attire vers lui,
Et son fantôme obscur, d'un geste blanc qui luit,
Me désigne la côte où gagner l'avenir
Pour y atteindre un astre ou l'y faire fleurir ;
Je regrette la houle et les phares nocturnes ;
Je m'en veux de rester sur mon cœur, fragile urne
Où, penché, je ne vois que mon propre visage ;
Quelque chose enfin gronde. Il me faudrait l'orage,
Il me faudrait l'espace immense et l'horizon
Rejoignant le ciel nu sans mourir aux montagnes ;
Je me sens irrité par toutes ces campagnes
Sauf quand le vent y souffle une chanson mauvaise ;
Il me faut les galets canonnant la falaise,
Les varechs au soleil et l'âcreté de l'air,
La sirène dans la brume, — il me faut la mer !

ÉLÉGIE AUX RUINES DE LA MAISON DE CATULLE SUR LA PRESQU'ILE DE SERMIONE, DANS LE LAC DE GARDE.

C'était là !... La même eau baignait la même terre ;
En prenant dans la main un des morceaux de pierre,
Nous touchons un fragment de ta maison, Catulle !...
Je la rêve teintée aux tons du crépuscule
Avec une terrasse aux colonnes d'albâtre.
La volupté veillait aux pierres de ton âtre
Et sacrait d'infini ton seuil hospitalier.
En franchissant ta porte on entendait chanter
Le jet d'eau dans sa vasque au marbre rouge et rose ;
Les esclaves tiraient une portière close,
Et tu te soulevais, la paupière alourdie,
De la pourpre où ton bras tenait encor Lesbie...

Tu ne désirais rien que son beau corps de femme,
Tu ne te perdais pas à rechercher son âme ;
C'était toute la chair que tu prenais en elle
Quand tu faisais monter dans ses yeux d'asphodèle

Le grand frisson sacré qui vaut seul que l'on vive ;
Tu te disais hélas ! que d'autres l'avaient eue,
Mais, quand tu la tenais contre toi, belle et nue,
Quand tu sentais sa peau trembler sous ta caresse,
C'était bien le bonheur au fond de ta tendresse.
Tu ne savais plus rien que son ventre et ses seins,
Que ses cheveux mêlés à la sueur des tiens,
Que ses flancs où ta main s'arrêtait lentement,
Que toute elle rivée à ta force d'amant,
Ouverte à tes baisers comme une fleur aux brises...

Lorsqu'elle te quittait, après des heures grises,
Tu la trompais aussi ; ton plaisir était moindre ;
Mais comme on voit au ciel le plus noir souvent poindre
Une étoile tardive, incertaine couronne,
Et parce que la chair veut qu'on s'y abandonne,
Ainsi tu t'oubliais jusqu'à l'oublier elle
Et, trop voluptueux pour demeurer fidèle,
A ton tour, tu rêvais vers l'esclave étonnée...
Tu ne pouvais dormir, et l'aurore, lassée,
Perlait à peine un peu de fraîcheur à ton front ;
Ta douleur revenait vers toi comme un affront ;
Le souvenir de l'autre exaspérait ta fièvre ;
Tu haussais une coupe à hauteur de ta lèvre

Puis ton bras dégoûté la rejetait au loin ;
Des poèmes chantaient dans ta mémoire en vain ;
Tu priais les oiseaux de lui parler de toi ;
Tu suppliais les dieux ; tu maudissais leurs lois ;
Et, peu à peu, tu t'endormais avec le jour
En songeant à tes vers autant qu'à ton amour...

Tu vivais en des temps heureux. Nous n'avons plus
La force qui parait vos antiques vertus.
Le monde est envahi de laideur et de honte ;
Nous ne saurions jamais retrouver Amathonte
Ni rêver même un jour en rouvrir le sentier ;
La jeunesse n'est plus ; nous avons peur d'aimer ;
Un suaire partout étreint l'antique flamme ;
Quelque chose est cassé dans le cœur de la femme...
Tu fus heureux, crois-moi, jusque dans tes douleurs ;
Tout s'entendait alors pour alléger les cœurs ;
Des ailes d'or rôdaient autour de vos tristesses ;
Dans l'ombre des bras blancs préparaient des caresses ;
Un vent léger aidait les voiles du désir
Et se faisait aussi propice au souvenir
Pour, quand il pesait trop, l'emporter vers la mer ;
Des roses s'effeuillaient en parfums frais dans l'air,
Et, lorsque l'heure était un peu longue à passer,

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

L'ennui s'enguirlandait ainsi qu'un espalier.

Catulle, je ne sais où repose ta cendre.
Ce que je dis pour toi, tu ne dois pas l'entendre,
La griffe du Hadès ne lâchant pas sa proie ;
Mais je voudrais penser que je te vaux la joie
Si, par hasard, un peu de toi subsiste ici,
De ne pas regretter le temps de l'aujourd'hui
Et de te faire aimer, loin de leur lendemain,
Les jours où tu vécus, ô citoyen romain !

AUPRÈS D'UNE FONTAINE ANTIQUE

Fontaine, accueille-moi! J'ai lavé ma souillure;
J'ai fait couler sur moi l'eau de ta source pure
Et, tout jeune déjà, j'ai dépassé la Croix.
Les vers que j'ai rhythmés d'une mauvaise voix
Peut-être, mais sincère, et d'après mon désir,
S'en allaient vers Pallas comme pour la saisir,
Et dans mon cœur encore ignorant et fougueux
Faire entrer gravement ses regards froids et bleus.

Fontaine, accueille-moi! Reconnais tes enfants.
Aussi sacrée encor qu'il y a deux mille ans,
Tu filtres une eau claire à ma bouche enivrée;
Ma fièvre est agrandie et comme délivrée;
Quelque chose a peuplé le silence nocturne
D'un long frémissement propagé depuis l'urne
D'où tu coules jusqu'aux étoiles dans les cieux,
Et je sens sur mon front courir les pieds des dieux.

LA TRISTESSE DU SATYRE

Il va depuis l'aurore à travers la forêt,
Rampe dans les fourrés, tout à coup apparaît,
Dieu du sol qu'il martèle, en haut d'une colline,
Traverse les chemins, grimpe aux arbres, s'incline
Sur quelque ruisseau clair que sa soif a choisi,
Puis se cache aux roseaux qu'il traverse, et saisi
Du désir éperdu dont tout l'été frissonne,
Guette si quelque nymphe errante s'abandonne
Au jeu de sentir dans le courant frais et doux
L'eau monter peu à peu vers le poil doux et roux
Qui cache au bas du ventre où sa main s'est posée
La fleur d'amour en qui sa chair toute épuisée
De désir brûle et bat un appel langoureux.
Certain de vaincre alors et portant dans ses yeux
La force de longs jours lassés de solitude,
Il se glisse en rampant, adoucit son bras rude,
Et l'emporte d'un bond sous l'ombrage propice...

Il va depuis longtemps sans qu'aucun précipice
Interrompe sa course ardente ; il a surpris
D'autres nymphes d'abord timides ; il a pris
Le plaisir avec force et rage, furieux
De le sentir en lui, toujours impérieux,
Suggérer dans l'étreinte encore languissante
Un autre corps nouveau pour sa chair trop ardente.
Vainement la forêt est toute saccagée ;
Aucun souvenir vers le détour d'une allée
Ne le ramènera, pensif, le lendemain.
L'oubli sur tout cela déjà jette la main
Et, perdant à jamais plus d'un charmant visage,
Les emporte bien loin de ce cœur trop sauvage.

Maintenant la forêt, à travers le feuillage,
S'éclaire et prévient par cette clarté lointaine
Que la lisière est proche où ce sera la plaine, —
Et la voici déjà, immense et désolée.

Le soleil brûle sur les herbes ondulées
Par la brise du soir et, lentement, descend.
L'or de ses longs rayons s'empourpre ; il est de sang
Bientôt sur la nature entière qui s'endort.

Etre obscur où tressaille un incertain remord,
Le satyre étonné se sent triste et s'écoute ;
Il lui semble que ses jours vont à la déroute
Et que de tant d'ardeur éparse sur la vie
Il ne lui reste rien que sa mélancolie.
Tristement travaillé d'une nouvelle fièvre,
Il sent son cœur monter en sanglots vers sa lèvre
Et lui bourrer la gorge, et lui meurtrir les yeux.
Qu'y a-t-il donc ? Il tremble ; il réfléchit aux dieux ;
Des noms s'en sont venus vers lui de Galilée
Et des paroles qui disaient la terre désolée.
Il a vu quelquefois des hommes sans jeunesse
Parler d'un ciel lointain et, d'une voix traîtresse,
Renier cette terre et ses lois éternelles...
Un tourment prolongé l'agite ; il suit les ailes
Des oiseaux dont le vol disparaît dans les cieux ;
Puis, bientôt dégoûté de son trouble et honteux,
Terrible et déchaîné, il retourne avec rage
Au fond de la forêt qui noircit son ombrage,
Eperdu, désireux de s'abattre bientôt
Dans son propre sommeil comme dans un tombeau.

Volupté, tu n'es plus comme autrefois sacrée !
Aucun flot ne soulève en sa conque nacrée
Celle qui naquit de l'écume et dans l'aurore ;
Et cependant, il la faudrait vers nous encore
Redire à notre ennui dégoûté de lui-même
Que le corps de la femme est le meilleur poème.

Le plaisir est hâtif ; on ne sait plus le vivre ;
Au lieu qu'il soit une aile à l'âme qu'il délivre,
Il oppresse la chair tant qu'il n'est pas cueilli
Pour l'abandonner dès que son éclair a lui.
On ne sait plus goûter la rêveuse paresse
Qui suivait la tempête heureuse et la tendresse
Des yeux, quand ils sont clairs encor d'avoir aimé,
Se ternit vite, hélas ! et voile sa clarté.
Il semble, malgré tout, qu'autrefois le bonheur
Savait mieux demeurer aux plis secrets du cœur

Le griser longuement de son parfum unique
Et, quand il s'envolait, comme quelque relique
Devant qui l'encensoir fut souvent balancé,
L'imprégner pour toujours d'un peu de son passé.
Au contraire, aujourd'hui, le souvenir est triste,
Et la pierre à choisir serait une améthyste,
Pierre de solitude au regret égoïste!

Peut-être tout cela n'est-il que du désir;
Peut-être l'autrefois n'aurait-il su saisir
Notre âme et rafraîchir sa soif insatiable.
Sans doute au sablier filtrait le même sable.
Nul ne peut sûrement prétendre que la joie
Offrait jadis à l'homme une meilleure proie:
La légende agrandit toujours ce qui n'est plus;
La mer qu'on ne voit pas a de plus beaux reflux;
Dans le cadre du temps la tête qui s'isole
Aux feux des soleils morts s'entoure d'auréole...

Cependant j'imagine et souvent je crois voir
Sous le vertige calme et languissant du soir
Où la vie est plus loin de la chair allégée
Une ville de rêve et d'orient frôlée
Par des vols de pigeons, précurseurs de l'aurore,

Et, sous le ciel qui tremble et qui se décolore,
Le long d'un escalier jonché de formes blanches
Qu'un reste de frisson anime au creux des hanches
En les soulevant comme une mer d'épis lourds,
Une femme inouïe aux longs yeux de velours
Qui, triste de me voir la pensée inconnue,
Dégrafant son manteau sombre sur sa peau nue,
Murmure d'une voix doucement triomphale :
« Enfant, oui, j'ai vécu, je suis la reine Omphale. »

A UNE STATUE DE PALLAS

Toi vers qui, sans faiblesse et malgré la tourmente,
J'ai sans cesse guidé l'effort de mon chemin,
O Sagesse! viens-t'en me prendre par la main,
Ou vers ton enfant, las d'une trop longue attente,
Déchaîne un sanglier des forêts d'Erymanthe!

Conduis-moi. Je suis seul. Nul maître dans le soir
Ne fait luire aux lointains de l'avenir caché
Les mots mystérieux qui sauvent du péché
Et, le long du chemin pavé de désespoir,
Brillent en fleurs de feu contre l'horizon noir.

Je veux sous mon regard, lourd d'un rêve impossible,
Ton temple au fronton blanc, calme et triangulaire,
Et, ne dépassant plus sa frise tutélaire,
Me faire une âme qui s'offre comme une cible
Au seul éclair sacré de ton casque invincible.

Comme en un berceau rude et froid qui réconforte,
Dans tes bras maternels, sûrs et victorieux,
Ayant couché mon cœur qui se sent déjà vieux,
Je deviendrai mon maître et, d'une main plus forte,
J'enchaînerai l'Amour sous quelque bonne escorte.

O Sagesse ! apprends-moi l'art de sculpter sa vie !
Le Plaisir, par tes lois, offre des fruits meilleurs ;
Ton bouclier bombé s'oppose à la Douleur,
Et ta lance s'étoile au ciel qu'elle défie
Mieux que les vains hochets haussés par la Folie.

TRIPTYQUE

I

Le centaure Chiron fût le maître d'Achille.
Au jeune homme incertain de lui-même et lassé
Par les divers chemins où son doute a passé,
Il préparait une âme énergique et virile.

Son élève une fois revenu de la ville,
Il lui disait les bois infinis, la beauté
De la force, la mer, les monts, le pic jeté
Comme un défi d'en bas vers un ciel trop servile.

Puis il arquait les reins pour prendre son élan,
Martelait à sabots joyeux le sol sanglant
Où gisait quelque oiseau merveilleux abattu,

Et, rivant le héros à son dos tout velu,
L'emportait en chantant, d'une course insensée,
Pour réveiller en lui la bête dédaignée.

II

Fais de même, passant du siècle qui se lève;
Aime les livres et l'étang vers où tes pas
Guident leur désespoir qui s'écoute tout bas
Sur l'eau morte égoutter les larmes de son rêve.

Discute en souriant l'aile qui te soulève
Et, plume à plume, arrache à l'aile son secret;
Mais construis-en quelque autre en même temps et mets
Ton orgueil à tuer ainsi ce qui t'élève.

Dans le chant le plus doux de ta mélancolie,
Fais retentir bien haut le clairon qui convie
A la lutte toujours âpre et renouvelée;

Ton pas sera léger au sol de sa conquête,
Et ton être, tendu comme un arc qui s'apprête,
Percera l'horizon d'une flèche acérée.

III

Rien ne meurt. Le présent agrandit le passé;
L'aigle a volé plus haut que les hiboux antiques;
Pallas veille toujours les chapiteaux doriques;
Mais l'effort ne vaut que lui-même dépassé.

A qui cherche toujours l'autel est inutile;
L'inconnu voile encore l'éclat des nouveaux dieux;
Et, nous qui devinons l'énigme de leurs yeux,
C'est plus loin que déjà nous créons un asile.

L'avenir est un parc aux palais espacés
Où, comme en des écrins ténébreux et fermés,
Tout un jeu de joyaux attend notre tendresse.

Ajoute aussi ta pierre aux pierres du collier;
Tu verras naître, si tu es bon ouvrier,
Au vide de son cercle un cou nu de déesse.

CONSEILS

Apprends-toi donc, mon fils, à ne plus désirer
Ce que l'amour humain ne peut pas te donner
Malgré ce qu'il promet par delà son ivresse ;
N'étends pas le bonheur plus loin que la caresse,
Et, si ta chair heureuse a toute tressailli,
Sache oublier, mon fils, la passante par qui
Aphrodite en ton sein un instant est venue.
Ne drape pas la femme et qu'elle te soit nue
Telle que la déesse au jour de sa naissance ;
C'est seulement ainsi qu'au fond de ta souffrance
Un sourire toujours faiblira ton regret.
Autour d'un corps charmant, ne dispose jamais
Les dentelles du rêve ou l'azur de l'espoir ;
Ne t'abandonne point dans la douceur d'un soir
A croire qu'une enfin puisse rester sincère !
Son cœur est trop petit pour bercer ta chimère,
Te comprendre et calmer ton front qui brûle encor

De s'être trop buté contre son propre effort.
Vite, fuis la pitié qui trouble la sagesse
Et, content d'un plaisir demeuré sans tendresse,
Va ton chemin, mon fils, en demeurant discret,
Loin de toutes, — surtout de celle qui t'aimait!

FEUILLES MORTES EMPORTÉES DANS LE VENT D'HIVER

I

Automne, c'est autour de tes mornes bassins,
Dans ton décor de brume et de feuilles jaunies,
Le long de tes sentiers pleins de branches pourries,
Que m'auront ramené la Vie et ses chemins.

Et j'aime rester là, un bleuet à la main
Où l'âme du Printemps se retrouve, alanguie ;
Je revois, sans désir, ma jeunesse flétrie
Pâlir comme une morte en un cadre lointain.

Bientôt je connaîtrai des terres plus cruelles
Où même le regret me sera défendu ;
Mon cœur trop douloureux s'est peu à peu perdu ;
Ce n'est plus le joyau qui paraît des mains frêles.

Le Destin a brûlé dans sa forge éternelle
Le travail ciselé par mon orfèvrerie
Pour mieux attaquer à même la pierrerie
Que j'avais cru défendre en lui cerclant des ailes.

Il est là, dénudé devant son désespoir,
Répondant au soleil éclatant qui se couche,
Tandis que le Passé murmure par ma bouche
En me soufflant des vers dits dans un même soir.

Et, trop las de la lutte encor pour me reprendre,
Quoique tout frémissant du couchant glorieux,
Je m'abandonne et je m'engourdis peu à peu
En rêvant que la nuit va pleuvoir de la cendre.

II

Saint-Cloud, ton parc est mien lorsque l'automne y meurt.
Personne ne vient plus insulter ton destin ;
Un héroïsme étrange exalte ma douleur
Que j'aimerais tenir comme un glaive à la main.

Sur l'horizon feutré de brume bleue et grise
Les arbres dépouillés sont de noires dentelles,
Et les hauts peupliers dressent des sentinelles
Rigides dans l'air lourd trop ouaté pour la brise.

En moi le mal de vivre appesantit son faix,
Et, comme les corbeaux qui croassent là-bas,
Les mensonges joyeux, crus vrais, jadis, hélas!
Achèvent de creuser la fosse des regrets.

Mais dans ma solitude une âme me répond
Qui s'exhale du sol humide et du décor,
Soupire obscurément sous l'écorce des troncs,
Tombe sur les bassins avec les feuilles d'or.

Malgré tant d'agonie et tant de pourriture,
Heureux de vivre et de souffrir, je me redresse,
Fier de sentir l'orgueil, d'une main sans tendresse,
Enfoncer plus avant le fer dans ma blessure.

Le couchant qui rougit le berceau des allées
Aide à l'illusion de se croire plus fort;
Quand rien ne retient plus, le péril de la mort
Paraît une couronne aux âmes exilées.

Et, dans l'ombre, d'un geste aux mains sacerdotales,
Mon Désir et mon Rêve élèvent pieusement
Vers l'autel de la Guerre et des forces brutales
Une coupe de bronze où s'alourdit du sang.

III

L'eau des bassins attend et prépare la glace
Sur l'immobilité de son miroir obscur
Dont le tain, peu à peu plus incertain, s'efface
A refléter toujours l'ennui du même azur.

C'est l'azur froid aussi dans la vitre ogivale
Par où l'horizon s'offre aux nefs de chaque allée,
Car le parc engourdi, mieux qu'une cathédrale,
Accueille ma douleur toujours inconsolée.

J'y sais surtout un coin planté de charmes frêles
Non loin de la terrasse ouverte sur Paris ;
Le vert des troncs y fait chanter, comme irréelles,
Les feuilles et leur pourpre ardente au bord des nuits.

Vers ces rubis montés sur tiges d'émeraude,
De longues flèches d'or glissent un incendie ;
Et, tandis que, déjà, dans la brume moins chaude,
Le couchant perce mal l'air qui se raréfie,

Je regarde à travers les branches emmêlées
Qui semblent se serrer encor quand vient le soir,
Le soleil jaune aux tons de topaze brûlée
Rayonner et bénir comme un grand ostensoir.

IV

à un massif de peupliers qui se dresse le long de la Seine, sur le chemin de Saint-Cloud, après la porte du Bois.

Peupliers dépouillés par le dernier automne,
J'aime votre élan mince et noir dans l'air brumeux
Dont l'épaississement lent peu à peu vous donne
Un aspect irréel, fantastique et fumeux.

Comme de vieux plumets autrefois héroïques,
Vous tenez tête au temps qui ne veut plus de vous ;
De l'orgueil se devine en vos branches stoïques,
Et vous semblez de longs squelettes fiers et doux.

Aux berges de la Seine à l'onde paresseuse,
Dans ce décor connu, mille fois traversé,
Vous bercez tristement mon âme ténébreuse
Ou l'amour n'inscrit plus qu'un nom très effacé.

Aussi, dans ce décembre où ma flamme s'incline
Et dont le froid est bon à mon corps enfiévré,
Je veux qu'auprès de vous crève enfin ma poitrine
Sous tous les lourds sanglots qui s'y sont amassés.

O peupliers d'hiver, confidents de mes maux,
Que votre âme propice accueille mes cantiques !
Car vous me rappelez, ombres de leurs fuseaux,
Les cyprès de Vérone et leurs flammes antiques.

V

Grands arbres qui montez dans l'air gris de décembre
Contre un ciel mat et bleu qui paraît métallique,
Vous seuls savez répondre à l'âme où tout abdique
De jour en jour, et que la mort bientôt va prendre.

Les vieux refrains raillés, la gloire et la noblesse,
Peuvent encor chanter près de vos rameaux froids ;
Votre deuil où respire une mâle tendresse
Console des regrets et des jours d'autrefois.

L'amour lui-même ici laisse trembler sa plainte ;
Il lisse avec lenteur son aile à votre bois,
Et, songeant tristement que sa joie était feinte,
Croit caresser sa bière ou sa future croix.

Car, ici-bas, jamais la coupe de la vie
N'abreuve nos désirs du vin qu'ils ont rêvé,
Et, seul, le diamant noir de la mélancolie
Garde en ses feux couverts la triste vérité.

— Chers arbres, votre nuit tissait les mêmes toiles :
Quand l'ombre peu à peu s'offrit au flot lunaire,
Le désespoir muet de la forêt altière
S'opposait aux rayons des premières étoiles.

VI

Feuilles mortes en tas sur l'herbe humble et meurtrie,
A feu couvert et bas vous brûlez doucement,
Et, quand le soir se mêle à la brume épaissie,
Vous révélez de loin votre scintillement.

Du ras du sol durci que feutre la fumée,
Sous l'espace où se perd son âme sans patrie,
Une âcre tiédeur, tristement parfumée,
Charme le désespoir de mon âme attendrie.

— Chers arbres, comme vous émietter mon rêve
En feuilles d'or, de bronze ou de pourpre ou de cuivre,
Et, tel un nouveau spectre horrible qui se lève,
Me dresser, nu d'espoir, vers la mort qui délivre!

Chers arbres, comme vous, dans un air plus glacé,
Etirer les longs bras décharnés du malheur
En sentant tout l'hiver peu à peu pénétrer
Jusqu'au dernier petit battement de mon cœur!

VII

A la fin d'un long jour trop passé sur les livres,
Petit bois que la nuit et l'hiver rendent beau,
O bois, si vain le jour, le soir tu me délivres
Et fais monter en moi presque du renouveau.

Les longs couloirs obscurs ouverts par les allées
Conviennent à mes pas qu'ils protègent d'une ombre
Où j'écoute frémir des plaintes exhalées,
Lorsque le vent descend fouiller leur taillis sombre.

Le mal secret et fier que mon orgueil réprime
Se sent ici chez lui, mais, loin d'être apaisé,
Se dépasse, grandit, gagne une haute cime
Et se contemple d'un regard moins abusé.

Ainsi je te retrouve, ô native noblesse!
Ton aile rude effleure en l'essuyant mon front
Et balaie en ma chair ce désir de tendresse
Qui vaut à qui l'essaie une suite d'affront.

Je reviens moins courbé vers la ville qui dort
Maintenant, car je sais qu'au fond de plus d'un lit
Le dégoût du plaisir récent déchire et mord
Ceux qui crurent y boire un peu du grand oubli.

Alors, près des remparts dessinés par Vauban,
Devant les angles des bastions et des fossés,
Promeneur de la nuit, je m'assieds sur un banc
En écoutant au loin le cri des trains pressés.

J'attends là l'heure où l'aube en buée incertaine,
Tamisant de pâleur l'ombre et l'immensité,
M'enveloppe et m'étreint d'une brume malsaine
Que ma fièvre respire avec sérénité.

VIII

Fleuve amoureux des bords que caressent tes eaux,
O Fleuve de Paris, Seine aux berges étroites,
J'aime pencher vers toi, vide de ses travaux,
Mon front où pèse la paume de mes mains moites.

Dans la nuit, sous les ponts qu'ébranlent les voitures,
J'aime te voir couler, flot sale, flot puant
Qui berce ma douleur par de vagues murmures
Traversés quelquefois d'un morne sifflement.

Que m'importe après tout ce bonheur impossible
Vers lequel j'ai couru, simple comme un enfant!
Redressez-vous, mon cœur, vous n'êtes plus la cible
De cet archer perfide au sourire insultant.

Ne mêlez plus l'amour à votre inquiétude
Et cueillez le plaisir sans vous donner à lui;
Dans les bras les plus doux gardez la solitude
Qui vous fait calme et fort et qui vous a conduit.

N'écoutez plus surtout votre jeune tendresse
Et faites-vous aimer sans rien aimer jamais ;
Apprenez à chérir la plus rapide ivresse,
Le charme passager et bref de ce qui plaît.

Et sur le fleuve sombre où le Destin vous mène,
Sachant vous ressaisir, remontez le courant
Pour le jeu de braver cette vie inhumaine
Où tout n'est que mensonge, ironie et néant.

IX

Apre hiver, tu m'as pris dans cette triste année.
Je ne désire plus la paix de tes flots bleus
Ni tes golfes bénis, ô Méditerranée!

Dans la mort des grands bois ma peine fleurit mieux,
Au long des branches où le givre blanc scintille,
Près des étangs, surtout devant les champs neigeux.

Mon cœur, las de l'amour menteur qui le gaspille,
Se bâtit sous la glace une tombe irréelle,
Pour en renaître un jour si l'heure enfin pétille.

Et plus que les bouvreuils, plus que les hirondelles,
Noirs corbeaux qui tombez en lourds flocons funèbres
Sur les plaines d'hermine où se ferment vos ailes,

Vous me plaisez, corbeaux qui venez des ténèbres.

X

Egorge un soir l'amour sur le lac des regrets,
Seul cygne d'autrefois qui s'y plaisait encore,
Et serre longuement dans tes doigts inquiets
Le long cou velouté au bec teinté d'aurore.

Serre avec cruauté pour qu'il étouffe et meure,
Pour que rien n'en renaisse et qu'il quitte à jamais
Le paysage intime où l'image demeure
De celle à qui tu dis, hélas! que tu l'aimais.

Vieilli, plus triste, mais libre peut-être enfin,
Sauras-tu te forger l'arme que rien ne casse,
Celle qu'on trouve auprès du cœur, chaque matin,
Pour blesser plus à fond l'espoir trop vain qui lasse.

Car seul vaut, puisque rien aujourd'hui ne respire
Du large souffle fier que rythma le passé,
Seul vaut de se dresser dans l'orgueil de maudire
Tous ces fronts que Minerve et Mars ont délaissés.

— Va-t'en sur ton chemin solitaire et sauvage,
Recueilli dans le rêve effeuillé de ta race ;
C'est la servir encore. Et, malgré son outrage,
Jette vers ses sillons ton travail d'homme — et passe !

XI

Si mon conseil est morne et s'il te paraît dur,
Quitte l'âpre sentier par lequel il conduit,
Mais ne m'accuse pas de rigueur et sois sûr,
O timide passant ! que tu vas vers la nuit.

Avec ce seul épi resté dans ma corbeille
Où tant d'autres, jadis, entassaient leur moisson,
J'ai su ne pas fléchir pendant la longue veille
Qu'il faut subir pour te bien admettre, ô Raison !

Et, si je t'aime tant, sombre épi simple et beau,
Sceptre de mon jardin aride et dévasté,
C'est que pour te cueillir et te défendre, il faut
Tendre à son plus haut cran l'arc de la volonté.

MOTIFS

DIPTYQUE

LA PLAINE

Elle s'étale, ondule et gagne l'horizon ;
Son manteau diapré, de loin, se mêle au bleu
Du ciel qui continue et clot l'aspect heureux
De la terre parée en tapis de moisson.

Chaque colline gonfle une vague au flot vain.
Les épis, courbés sous le vent capricieux,
Etendent un frisson clair et presque houleux
Que l'étendue absorbe et perd dans son lointain.

Le crépuscule est doux sur la plaine lassée.
La poussière des routes semble tamisée ;
La nuit révèle ses étoiles, une à une...

Près de trois peupliers qui bordent un marais,
Parés de flouve et couronnés de feux follets,
Là-bas, des elfes naissent dans le clair de lune.

LA FORÊT

Le vent dans les forêts chante comme la mer.
Sa rumeur prolongée éveille un jeu de rêves
Qui mêle à l'éternel et lent frisson des sèves
Un cantique où murmure un lointain d'outre-mer.

Comme des flûtes, comme des lyres pâmées,
Les arbres vibrent sous l'inconnu ; le réveil
Se propage dans les feuilles ; l'obscur sommeil
De la terre vaincue a des notes voilées.

Sous le soleil qui frappe aux écorces fendues,
Le passé s'évapore et filtre en formes nues,
Qui figurent au feu dont l'astre les arrose

Quelques hamadryades, la peau pâle encor,
Qui peignent longuement leur chevelure d'or
En regardant leurs seins durcir leurs pointes roses.

SOIR DE CHASSE

Après le dernier vol de perdreaux sur la plaine,
Près de ton fusil chaud qui commence à peser,
Couche-toi pour sentir sous la nuit souveraine
Ton cœur te revenir, hélas! et te blesser.

Mais pour ne plus souffrir de son angoisse vaine,
Inutile chasseur, ô mauvais meurtrier
Qui manque chaque jour l'oiseau noir de ta peine,
Ecoute au ras des champs le vent qui va passer.

Puis, quand il soufflera, traversant tes cheveux,
Sur un rocher poli, pour les piétiner mieux,
Effeuille le regret de l'amour et du rêve,

Et, si la vie encore inquiète ta jeunesse,
Respire longuement l'éternelle tristesse
Qui monte des champs bruns vers l'astre qui se lève.

TOMBEAUX D'ITALIE

Coffrets d'orgueil farouche, ô tombeaux d'Italie
Qui bosselez aux murs de ma mélancolie
Comme aux églises qui protègent vos moulures
Votre lourd souvenir, glorieux d'aventures,
Vous vivez à jamais dans mon âme fidèle
Dont le doute par vous fut allégé d'une aile
Qui la réveilla toute et la porta, ravie,
Vers ces cendres d'un feu que regrette la vie,
Tant l'effort acharné qui se conquit ces pierres
Par sa fièvre vouée à dresser la matière
Humaine en un beau marbre au Paros éclatant,
Oppose sa grandeur calme à notre néant
Et, devant nos yeux las, plissés d'indifférence,
Détache gravement, sur un fonds de souffrance,
Sa masse autoritaire, ardente et magnifique !

Blocs où se sont réduits tant de corps héroïques

Equestres et cabrés sous l'éclair de leur glaive,
Seul lit des condottières où l'un deux s'achève
Peut-être encore sous sa cuirasse, ô reliques !
Tombes de Rimini, tombe du Colleone,
Chapelles des Scala, diadème de Vérone,
Vous surtout demeurez impérissablement
Dans mon âme d'où fuit la tendresse, à pas lents,
Ramenant son manteau trop mauve et trop pâli
Sur sa poitrine tiède et que tout a meurtrie...
Et je veux votre masse à jamais sur l'ennui
De vivre et qu'elle pèse, forte, et puis s'élève
Pour arrêter l'élan fastidieux du rêve,
Et, sur ce qui demeure en moi de trouble encor,
Jusqu'à l'heure où mon souffle entrera dans la mort,
Furieux, mais content de ce désespoir même
Qui l'aura rendu maître au culte de soi-même,
Incruster pesamment, et frapper, svelte et haut,
Le catafalque où dort Cane Signorio.

TOMBEAUX DES SACLA

A Henri de Régnier

Tels des aigles couchés pour mourir dans leurs aires,
Plus forts que le travail funèbre du néant
Par la beauté qui nimbe encor leur monument,
Ils se sont achevés sous ces grands reliquaires.

Comme ils vécurent, forts et d'âme solitaire,
Tels ils ont poursuivi le suprême sommeil;
La Gloire les défend de son laurier vermeil;
La Mort n'a pas mêlé leurs cendres à la terre.

Ils possèdent enfin la paix des condottières
Que leur vie acharnée à vaincre refusa;
La ville que l'effort de leur race créa
Etend tout autour d'eux sa houle et ses poussières.

Ils s'incrustent au cœur de l'œuvre qu'ils tentèrent.
Malgré la faux du temps, ils la veillent encor;

La lance des Cane guette dans la nuit l'or
Des astres que les lois du ciel leur consacrèrent.

Une majesté grave anime la matière
Des ogives dont l'arc s'amincit et s'élève
Comme si quelque sombre et formidable sève
Vivifiait sans fin ces vertèbres de pierre.

Leur orgueil indompté s'attestant tutélaire
Pèse jusqu'à nos jours l'empreinte de ses sceaux,
Et Vérone apparaît faite pour leurs tombeaux
Sur lesquels s'est cassé le croc du populaire.

TROIS CHATEAUX DU TYROL

SCHLOSS AMBRAS

Tu fus sauvage et roi ; jadis ta vigilance
Permettait à tes ducs de mépriser autrui ;
Tes créneaux dentelaient en jaune dans la nuit
La veille nécessaire à ta magnificence.

Les terres d'alentour n'étaient qu'obéissance.
Le serf peinait jusqu'à la tombe au sol rivé ;
Tu ne connaissais rien que la nécessité
De maintenir le joug pesant de ta puissance.

La vie au fond des cœurs forgeait des métaux durs.
Pendant les soirs d'hiver où gémissent les murs
Les flammes dévoraient des troncs au bois tordu.

Dehors, à l'infini, jusqu'aux plus hautes cimes,
Par delà l'inconnu des monts creusés d'abîmes,
C'était l'ennui glacé, morne, insondable et nu.

CASTEL TOBLINO

Ce n'est pas l'Italie encor, mais tu préviens
Qu'elle viendra bientôt dans l'horizon plus doux.
Ton petit lac ressemble à ceux des livres où
Les vers sont encadrés par d'étranges dessins.

Comme irréel, il semble ici que l'on t'ait peint
Pour ajouter du rêve au jeu du clair de lune ;
Ton allée est propice et, dans l'ombre nocturne,
Un page romantique en manteau gris revient.

Une mélancolie indécise t'étreint ;
Cependant, et jamais, tu n'auras mon destin
Malgré tout ce qu'en toi j'aurais su découvrir,

Parce que le castel Madruzzo te domine
Et parce que les monts, les rochers, les collines
Ferment sur toi l'espace aux ailes du désir.

ROCCA D'ARCO

Tes cyprès semblent nés aux crevasses des pierres

Eclos de la ruine et pour l'ensevelir
Dans l'ombre d'un tombeau digne du souvenir
Qui l'enguirlande ici de ses plus sombres lierres.

Au cœur même des tours leur flamme noire et fière
A dû monter; les siècles les ont vu grandir,
Tandis que s'effritaient sur eux jusqu'à mourir
Ces murs où le Passé déploya sa bannière.

Mais le sol où vécut ton effort héroïque
Persiste et dresse encor, pointu comme une pique,
Un roc nu sillonné de rides et d'orgueil;

Et, dans l'Heure qu'évente une aile meurtrière,
Prêtres d'éternité, de songe et de prière,
Solennels, les cyprès officient pour ton deuil.

CIMON DELLA PALLA

Rigide, et d'un seul bloc presque triangulaire,
Déchiqueté, mais dieu par son élan hautain,
Il hausse encor l'effort du mont où son destin
A rué sa conquête en un sursaut de pierre.

Comme jailli tout droit des heurts de la matière,
Il semble menacer le nuage lointain;
Il flambe au crépuscule, il se dore au matin,
Il cueille sous la lune une pâle lumière.

La pente qui l'élève est rude, lisse et nue;
Il grandit vers lui-même et monte vers la nue,
Et sa pointe apparaît celle d'un casque blanc.

O Pic! voici lancés ces vers comme une balle
Pour qu'un peu de mon cœur broyé sur toi s'exhale
Sous l'azur à travers la mort lente du Temps.

SUR UNE ANCIENNE GRAVURE

La douleur a pétri cette face hautaine
De son pouce acharné, sournois et patient
Jusqu'à ce que la Mort touche en le meurtrissant
Ce mousquetaire sombre aux yeux de capitaine.

Aucun nom ne se lit au-dessous du portrait
Qui par delà les jours ici le perpétue.
Tel qu'il a su porter sa tristesse inconnue,
Il est mort tout entier sans livrer son secret.

Son héroïsme obscur vaut mieux que notre fièvre.
Il fut homme. Il possède au pli dur de la lèvre
Le silence qui scelle un malheur à jamais.

Envions-le surtout de ne connaître plus
Cette honte du flux qui succède au reflux
Dans le cœur où persiste hélas! ce qu'on aimait.

SUR UN ÉCRITOIRE DE KORIN

(vente Hayaschi, n° 161)

Écritoire de laque où l'or a pénétré
Si longuement le bois qu'il alourdit et pare,
Encastrant des sapins compacts au tronc nacré
Dans un bloc précieux, de goût sobre et barbare,

Tu m'évoques le ciel rose et bleu du Japon,
Ses jardins où les fleurs ont des aspects de fées,
Les jouets de bonheur que semblent ses maisons,
Et ses femmes qui nous paraissent des poupées.

Et je me vois moi-même, exilé pour toujours
Loin d'un monde mauvais fait de lutte inutile,
T'ouvrant très lentement vers la fin d'un beau jour,
Sur mon balcon désert, devant un lac tranquille.

Le crépuscule roux t'enflammerait encor ;
Et la pierre où ma main broierait l'encre de Chine

Figurerait vraiment au milieu de tant d'or
La porte d'un vieux temple empli de nuit divine.

Alors d'un pinceau fin, sur un papier d'étoffe,
Je dirais longuement, en de petites strophes :

« J'ai connu, loin d'ici, dans mon pays natal,
Une femme à l'amour incertain comme l'onde ;
Tout chargé de regrets, radeau morne et fatal,
Mon cœur navigue sur sa chevelure blonde. »

SUR UNE PAIRE DE PISTOLETS LOUIS XV

(de Pentermann, arquebusier hollandais.)

Ces pistolets ont su jadis des mains gantées.
Le crispin blanc joignait le revers bleu des manches ;
Les crosses s'allongeaient dans les paumes crispées
Par un désir de meurtre et l'ardeur des revanches.

Un mascaron grimace à leur pommeau de cuivre ;
Le long canon s'encastre au long du bois sculpté
Et consacre au pouvoir de mort qu'il veille et livre
Sur la ligne de mire un dauphin contourné.

Le chien qui mord la pierre avec ses deux dents plates
Commande en menaçant la platine où s'abattre
Au feu double jailli du choc et de la poudre...

Sur le velours d'Utrecht d'une vitrine ombreuse,
Tentant l'ennui sans but de nos mains curieuses,
Ils baillent du silence à leur passé de foudre.

SUR UNE ÉPÉE DU XVe SIÈCLE

SPES IN LUCTU

Sa lame nue et grave est faite pour le sang
Que sa devise ici paraît toujours attendre,
Malgré que seule la rouille aille menaçant
Cet acier milanais à la fois fin et tendre.

La fusée habillée en cuir brun qui descend
Vers les bagues s'élargit sur ses quillons droits
Et porte un pommeau creux dont l'or va pâlissant
Au mur où elle inscrit le signe de la croix.

Fille d'un siècle fier, ardent et héroïque,
Elle en résume ici l'histoire magnifique
Dont le soleil sur elle est venu scintiller;

Et, devant la grandeur du passé qu'elle évoque,
Je songe, enfant lassé d'une trop calme époque,
Qu'elle est belle et cruelle et qu'elle a dû tuer.

A PAUL VALERY

Pour coucher à jamais ton rêve rare et fier
Qui veut son talon nu trop blanc sur les chemins,
Elève un lourd tombeau sous les fuseaux des pins,
Au cap d'une falaise, en face de la mer.

Pour le défendre mieux, forge autour, bec ouvert,
La griffe menaçante au passant incertain,
Méchants dans l'envol noir de leurs ailes sans fin,
Féroces et crispés, treize éperviers de fer.

Près de ce bloc brutal, hostile et malveillant,
Nous qui l'aurons choyé, nous resterons souvent
Aspirer l'air marin qui monte avec la brume,

Et aiguiser en nous, sous l'étreinte du vent,
La lame du Mépris, seul glaive encor vivant
Qui vaut d'être tenu tout droit devant l'écume.

VILLES ITALIENNES

BERGAME

Dans tes vastes palais vides de leurs chansons
Dont au fond des jardins le jet d'eau les console,
Contre tes murs frôlés de robes, sous tes balcons,
Le carnaval ne brise plus sa farandole.

Mais sur le pavé ce talon de bois qui claque
N'est-ce pas le bruit clair des lattes d'Arlequin,
Et ne vais-je pas voir Gilles, blanc sous son masque,
Regretter Colombine éprise d'un faquin ?

Mon rêve recueilli pare ta vétusté,
Cassolette d'où monte et meurt la volupté
Qu'y imprégnaient jadis le plaisir et la femme,

Bijou que tes remparts sertissent ferme encore
Et qui, déjà si beau par Maria Maggiore,
T'es ciselé ce nom lourd de parfum, Bergame !

VERONE

La légende d'amour qui te bat de son aile
Roucoule sur tes toits par tes mille colombes
En qui réside mieux qu'au doute d'une tombe
Un peu de celle que la mort garda fidèle.

Mais pour moi c'est ta ville aux pierres éternelles
Qui me parle, ô Vérone! et remplit mon cœur sombre
D'un vertige orgueilleux par qui je sens dans l'ombre
Rôder autour de moi des âmes fraternelles.

Le chien noir des Scala revient longer l'Adige,
Hurlant vers le Passé par lequel il érige,
Victorieux et fier, sa mâchoire qui bouge,

Et monte dans le marbre à l'échelle armoriale
Qui, sous un casque haut sur la stèle tombale,
Te frappe un écusson de sang, ô cité rouge!

VENISE

I

au lion de la piazza San Marco

Si tu griffes encor de ta patte puissante
Le livre où s'inscrivait l'Evangile pieux,
Si tu creuses tes reins, arquant ta croupe ardente
Dans la lumière où tu demeures glorieux,

Tu regardes en vain le palais de tes maîtres,
Serviteur de Saint-Marc, ô lion de bronze ailé,
Quand le couchant reflète au long de ses fenêtres
Une poudre dogale où de l'or s'est mêlé.

Tout meurt autour de toi. L'eau même qui recule,
Eloignant de tes bords les feux du crépuscule,
Menace d'abandon les derniers gondoliers ;

Et tu te sens honteux sur ta colline antique
De ne plus voir les rames de la République
S'éployer sur la mer en ailes d'éperviers.

II

La nuit en pénétrant peu à peu tes canaux
Te délivre et te rend le rêve du passé
Dont l'âme au long des murs se creuse des tombeaux
Ou bombe à l'arc des ponts un blason effacé.

C'est elle qui soupire et non pas cette rame
Egouttant de gros pleurs sur l'eau qu'elle abandonne
Puis refoule, c'est elle cette faible flamme
Qui vers l'angle des rios éclaire une madone.

Mais c'est au berceau noir et long de la gondole
Qu'elle revit surtout, sans que rien la console,
Sous le felze funèbre argenté par la lune,

Où vers le fer mordant la brise qui l'emporte,
Comme pour y happer, avec la gloire morte,
Le dauphin qui s'enroule au trident de Neptune.

III

Plus d'une aimable femme a, de ces hauts balcons,
Jadis, au vent du soir, livré ses mains fiévreuses
Et, sentant s'alourdir pour sa chair paresseuse
Ses bagues, une à une, au long de ses doigts longs,

Bientôt a reculé de l'eau trop tentatrice
Qui semblait attirer chaque anneau précieux
Par le simple plaisir de frissonner qu'il glisse
En caressant la peau d'un regret curieux...

— Ce sont tes grands palais aujourd'hui que l'eau tente ;
Hautains, mais attristés par leur splendeur absente,
Ils penchent peu à peu vers les canaux étroits,

Comme si, dans le sable doux à leur ruine,
Ils devaient retrouver, brillants sous la patine,
Tous les bijoux tombés des mains de l'autrefois.

IV

Cité des eaux, cité des soirs silencieux,
Cité des songes estompés de crépuscule,
L'histoire qui te drape un passé merveilleux
Te vaudra-t-elle hélas! la mort prompte qui brûle?

Car c'est bien dans le feu que tu devais périr,
Bûcher illuminant les flots adriatiques,
Pétillant et crachant l'or de tes mosaïques,
Sous le ciel à jamais teint de ce souvenir.

Drap de pourpre roulé comme un vaste suaire,
Le feu te revaudrait ton antique bannière,
Et pour ton char funèbre on verrait, dans les soirs,

Surgir de l'onde à qui tu te serais rendue,
Cabrés sur l'horizon de l'immense étendue,
Majestueux et lents, des hippocampes noirs.

FLORENCE

Sur les fronts ennemis, dans la chair des vaincus
Enfoncé comme un sceptre épanoui par leur sang,
Lys rouge florentin vers qui la nuit descend,
Victorieux et beau, tu ne t'incrustes plus.

Tes murs ont, peu à peu, jeté bas ton blason,
Et ceux qui l'ont gardé meurent de jour en jour;
Mais mon rêve amoureux conservera toujours
Le parfum de ta gloire et sa riche moisson.

Mieux qu'au bronze verdi de ton plus gros canon,
Mieux qu'au pli le plus doux de ton long gonfalon,
Dans mon âme inquiète aux inutiles peines,

Martelant une empreinte à la vivante cire,
Tu demeures ardent, refleuris et respire
Sous les balles et les plumes médicéennes.

PISE

Ta grande place nue où ton mur héroïque
Défend quatre joyaux que l'homme a respectés
Atteste ta puissance et que ta république
Sut unir à sa science un rêve de beauté.

Tu mourus glorieuse encore et magnifique
Sous les pétales du riche lys florentin,
Et les six balles sur ta liberté publique
Maintinrent l'écusson du duc médicéen.

Si maintenant ta tombe est vulgaire, un poète
Enfant blond d'Ariel cueilli par la tempête,
La couvre d'un linceul à la blancheur divine.

Laisse ta croix s'user au marbre qui la porte;
L'heure est mauvaise à ta province autrefois forte
Où l'aigle noir projette une ombre gibeline.

VERS ROME

Au berceau de la Louve éternelle et féconde
Je conduirai mes pas lassés de tout chemin,
Et déjà mon espoir entend l'orgueil romain
Rythmer vers sa fatigue une strophe qui gronde.

Du sol ensemencé par le sang du vieux monde
Vers l'heure d'aujourd'hui, mauvaise au sang latin,
Le parfum du Passé, pétri par le Destin,
Fumera longuement dans la lumière blonde.

Et, sous un nimbe fait de lauriers et de feux
Où, par l'union grave et sainte des aïeux,
Le rêve ardent du Guelfe est presque consulaire,

Enfant qui devient homme auprès du fleuve antique,
Je verrai se mêler contre la croix mystique
La crosse du pontife et l'aigle vexillaire.

TABLE

TABLE

	Pages.
Cendres	9
Dans un bois de cyprès	41
Les élégies du lac de Come	81
Elégie aux ruines de la maison de Catulle sur la presqu'île de Sermione, dans le lac de Garde	95
Auprès d'une fontaine antique	101
Feuilles mortes emportées dans le vent d'hiver	117
Motifs	139
Villes italiennes	159

338
560019

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

CE

a39003 003739363b

CE PQ 2623
.E22S8 1904
COO LEBEY, ANDRE SUR UNE ROUT
ACC# 1236669

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 06 08 02 04 27 6